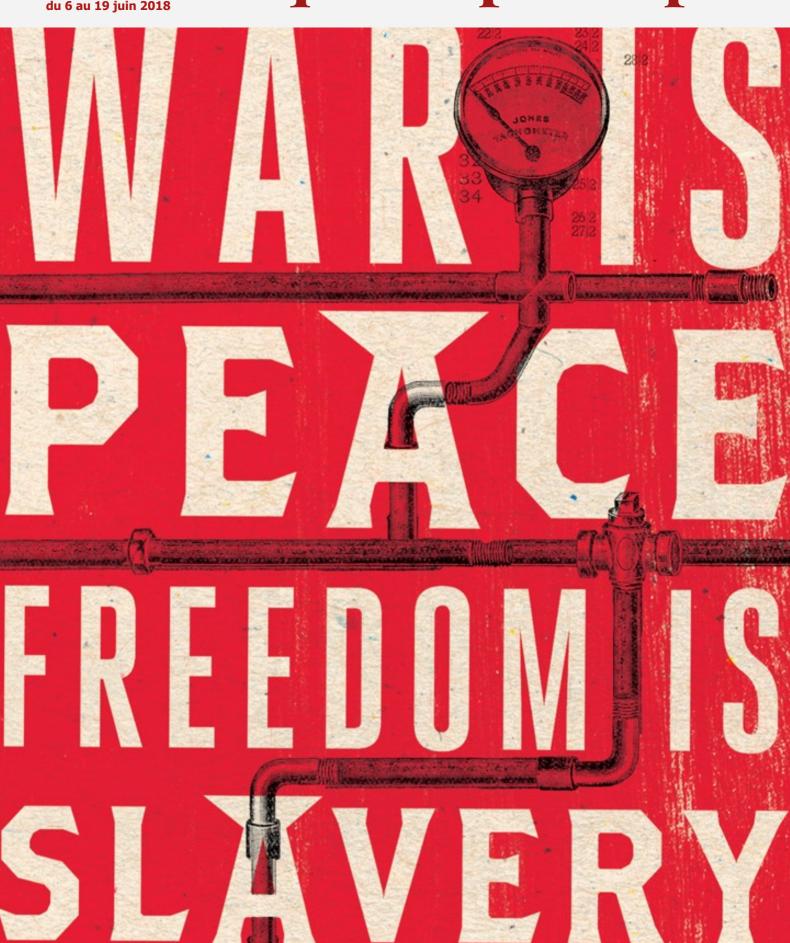


1984: une pensée qui ne passe pas

Numéro 57 du 6 au 19 juin 2018



Numéro 57

On songe à des caravansérails, à des mosquées bleues, voire à des chameaux, mais, dans son article sur *La Chine dans le monde*, Judith Bout rappelle qu'il s'agit, dans l'esprit du « *cher leader* » Xi Jinping, d'une stratégie réfléchie, d'une « *offensive* » commerciale, militaire, diplomatique, culturelle en direction de l'Occident. Le régime veut conforter son système, qui associe autorité absolue du Parti-État et relatif « *libéralisme* » économique, et la Chine est une civilisation assez ancienne pour savoir manier le *soft power* avec assez de légitimité.

La multiplication des régimes, sinon totalitaires au sens des années trente, du moins très autoritaires, et la prolifération des *fake news*, au plus haut niveau, donnent une étrange actualité à la réédition du *1984* de George Orwell, dans une nouvelle traduction que Jean-Jacques Rosat juge heureuse sur certains points, mais défaillante dans le rendu de notions devenues bien connues et toujours pertinentes, comme « *police de la pensée* » et « *novlangue* ». Pourquoi Orwell n'est pas encore considéré comme un vrai penseur ?

Paradoxe: s'il est un thème qui a nourri les débats intellectuels du siècle, c'est bien, grâce à Heidegger, la critique du langage corrompu de la modernité et la recherche d'une langue plus authentique, comme le rappellent les articles sur Georges-Arthur Goldschmidt (Marc Lebiez) et sur les *Cahiers noirs* (Richard Figuier). Mais Heidegger est aussi celui qui a laissé infecter sa langue philosophique par la *Lingua* des nazis, qui s'est fait complice du phénomène qu'il avait aidé à comprendre...

Dans leurs *Tentations mythologiques et* philosophiques, l'écrivain autrichien Michael Köhlmeier et le philosophe Konrad Paul Liessmann poursuivent un dialogue original, engagé depuis longtemps, sur raison et mythe, dans lequel Jean-Luc Tiesset voit des enjeux très actuels.

Ce sont des navigateurs portugais, partis à la conquête de nouveaux mondes, qui, parmi les premiers, ont rencontré la Chine. Que reste-t-il de cet Empire portugais ? Macao est redevenue chinoise et et l'aventure qui fait rêver désormais à Lisbonne est de prendre la ligne de tramway n° 28. Mais Norbert Czarny a lu le livre émouvant que Patrick Straumann a consacré à cette *Ville ouverte* du temps de Salazar, grâce à laquelle tant de persécutés des années 40-41 ont pu quitter une vieille Europe plongée dans la nuit totalitaire. Quatre ans après est venu le temps de la justice et de la vengance et ce fut un temps difficile, comme le montrent, à propos de l'épuration en France, deux historiens dont Jean-Yves Potel salue le travail.

J. L., 6 juin 2018

www.en-attendant-nadeau.fr

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Linda Lê, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Monique Le Roux, Lucien Logette, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Georges Raillard, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Jean-Luc Tiesset

In memoriam Pierre Pachet, Agnès Vaquin

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

Secrétaire de rédaction

Hugo Pradelle

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Claude Grimal, Gabrielle Napoli

Numéro ISSN: 2491-6315

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

Lettre d'information

newsletter@en-attendant-nadeau.fr

LITTÉRATURE

p. 4 Akira Mizubayashi

Dans les eaux profondes. Le bain japonais par Jeanne Bacharach

p. 7 Pierre-François Moreau

Après Gerda par Roger-Yves Roche

p. 9 Patrick Straumann

Lisbonne ville ouverte par Norbert Czarny

p. 11 Chantal Talagrand

Mémoires d'oubli. Restif et Casanova, 1789-1798 par Michel Plon

p. 13 Camille de Toledo et Alexandre Pavlenko

Herzl, une histoire européenne par Norbert Czarny

p. 16 Michael Köhlmeier et Konrad Paul Liessmann

Qui t'a dit que tu étais nu, Adam? Tentations mythologiques et philosophiques par Jean-Luc Tiesset

p. 18 Eimear McBride

Les saltimbanques ordinaires par Claude Fierobe

p. 20 George Orwell

1984

par Jean-Jacques Rosat

p. 23 Alfredo Pita

Ayacucho par Maïté Bouyssy Gabriel Tallent propos recueillis par Steven Sampson

p. 26 Entretien avec

p. 30 Jeff VanderMeer

Acceptation.

La Trilogie du Rempart Sud 3 par Sébastien Omont

p. 32 Roland Dubillard

Je dirai que je suis tombé suivi de La boîte à outils par Sophie Ehrsam

p. 34 Kim Hyesoon

Autobiographie de la mort par Linda Lê

p. 36 Les Langagières

par Marie Étienne

IDÉES

p. 38 Alice Eckman (dir.)

La Chine dans le monde par Judith Bout

p. 44 Yuval Noah Harari

Homo Deus.

Une brève histoire du futur par Vladimir Galpérine

p. 46 Pablo Jensen

Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations par Santiago Artozqui

p. 48 Mikhail Zygar

Les hommes du Kremlin. Dans le cercle de Vladmir Poutine **Anne Nivat**

Un continent derrière Poutine par Jean-Jacques Marie

p. 50 François Rouquet et Fabrice Virgili

Les Françaises, les Français et l'Épuration. De 1940 à nos jours par Jean-Yves Potel

p. 53 Gustav Landauer, un anarchiste de l'envers

par Jacques Le Rider

p. 56 Georges-Arthur Goldschmidt

L'exil et le rebond par Marc Lebiez

p. 59 Friedrich-Wilhelm von Hermann

et Francesco Alfieri

Martin Heidegger. La vérité sur ses *Cahiers noirs* par Richard Figuier

p. 62 Olivier Quintyn

Implémentations/Implantations: pragmatisme et théorie critique. Essais sur l'art et la philosophie de l'art par Pierre Tenne

ARTS

p. 64 Auguste Villiers de l'Isle-Adam

La Révolte par Monique Le Roux

CHRONIQUE

p. 66 Suspense (17) Ian Rankin

Le diable rebat les cartes par Claude Grimal

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, rejoignez-nous!

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également <u>d'un blog</u>.

Entrer dans le bain japonais

Dans son dernier livre, Dans les eaux profondes, le bain japonais, Akira Mizubayashi s'interroge sur le rituel du bain, lieu de partage d'une intimité familiale et publique pour le « sentô » (bain public), et ouvre une réflexion sur « l'impensé de tout l'édifice politique » japonais. À partir d'un article écrit en 1983 pour la revue Critique intitulé « Dans le bain japonais », Akira Mizubayashi offre dans une première partie une série de variations subtiles et poétiques sur le bain, la dimension intime, familiale et sociale qu'il recouvre. La deuxième partie, « Soixante-dix ans après », est plus décevante. Akira Mizubayashi livre une critique violente de la société japonaise actuelle pour laquelle il récuse le terme même de « société ». Si l'on peut comprendre cette critique nécessaire à l'égard d'un pays en crise démocratique, la comparaison récurrente avec la France semble souvent céder à la facilité et à la naïveté.

par Jeanne Bacharach

Akira Mizubayashi

Dans les eaux profondes

Le bain japonais. Arléa, 222 p., 19 €

À l'ami français à qui il écrit une lettre d'accueil et de recommandation pour son voyage au Japon, Akira Mizubayashi annonce: « Sitôt que tu t'assiéras sur un des cousins carrés (zabuton) disposés autour d'une table basse placée au milieu de la pièce d'invités, peut-être entendrastu parler du bain ». L'usage de la deuxième personne du singulier pour ouvrir le livre, l'adresse à cet ami français qui n'est pas nommé et dont on se sent immédiatement proche, le ton doux et prévenant du locuteur, emmènent le lecteur avec délicatesse vers un ailleurs. Akira Mizubayashi, qui semble jouer avec le cliché de la lettre au voyageur étranger, nous fait entrer dans sa maison, avec sa mère dont il souligne l'empressement à « [nous] procurer aussi vite que possible une sensation de bien-être », du dehors au dedans, du vestibule vers la surface habitée, la pièce à tatamis, jusqu'au bain.

L'ouverture du livre, qui nous invite aux sens propre et figuré à entrer dans le bain japonais, est particulièrement envoûtante. « *Représentetoi la scène* » : Akira Mizubayashi, dans une langue mesurée et harmonieuse, livre les détails

de la construction d'un espace étranger et d'un rituel qui pourrait surprendre le voyageur. Il lui ôte son « enveloppe » : « Comme le paquet japonais admirablement observé et analysé par Roland Barthes [1], le bain a, si j'ose dire, son enveloppe. Le sens du bain ne se trouve pas à son terme; il traverse tout son processus ». Audelà du lavage, le rituel du bain recouvre une fonction intime familiale et sociale, ainsi qu'une dimension sensuelle et voluptueuse, empreinte d'un raffinement et d'une poésie qu'Akira Mizubayashi décrit avec grâce dans la première partie du livre. Un peu à la manière d'Usbek et Rica évoquant leurs us et coutumes, il explique dans les moindres détails au voyageur étranger le rituel du bain et écrit, dans ces quelques lignes qui figurent parmi les plus belles du texte, la « jouissance physique et poétique » procurée par le bain : « Pour moi, c'est le moment du plus grand délassement et de la plus profonde jouissance : propreté, chaleur pénétrante de l'eau, odeur du bois humecté, parfum des peaux d'orange qu'on met parfois dans la baignoire, tout cela contribue à créer chez moi une très grande sensation de bien-être ». Le bain exalte les sens mais joue aussi une fonction interpersonnelle qu'Akira Mizubayashi décrit bien. Moment privilégié de partage de l'intimité familiale puisque le bain se prend en famille, il est aussi un lieu de partage social au « sentô »,

Dans les eaux profondes

le bain japonais

Akira Mizubayashi



ENTRER DANS LE BAIN JAPONAIS

bain public et collectif, désormais presque absent du paysage japonais.

Le thème du bain apparaît alors comme particulièrement fécond et original pour penser la structure familiale et sociétale japonaise, son rapport à l'entre-deux, et les tensions entre l'intime et le collectif, l'espace public et l'espace privé, le corps nu et le corps érotique, le passé et le présent. Dans cette première partie, Akira Mizubayashi s'en empare à travers une variété de supports plutôt plaisante. Ses nombreuses analyses de séquences filmiques de Mon voisin Totoro de Hayao Miyazaki à Printemps tardif de Yasujiro Ozu en passant par Gran Torino de Clint Eastwood, entrecoupées d'évocations de souvenirs d'expériences personnelles, servent une pensée du bain qui s'étend à une réflexion sur les relations familiales, amoureuses, et sur la représentation des corps au Japon. Akira Mizubayashi joue avec ces évocations cinématographiques pour en faire de véritables variations graphiques et analytiques où l'on perçoit une sensibilité aigüe à l'image et à sa force symbolique et narrative. Chaque film évoqué est accompagné d'une reproduction d'une image de scène du bain qui instille dans l'analyse une grande puissance d'évocation visuelle. L'analyse du film de Mikio Naruse Nuages flottants, accompagnée de la magnifique photo de Kengo (Masayuki Mori) et Yukiko (Hideko Takamine) que l'on retrouve en couverture, permet à l'auteur de déployer une pensée du statut de la parole qui se libère au bain transformé alors en une sorte de « confessionnal profane ».

Assez grande, alors, est la déception suscitée par la seconde partie, « Soixante-dix ans après », de ces Eaux profondes, où Akira Mizubayashi s'écarte du cinéma et du bain pour se livrer à une analyse plus politique et historique du Japon. Si son analyse de la crise politique traversée par son pays d'origine et de la catastrophe de Fukushima, qui marque « le début d'une crise sans précédent de la fragile "démocratie" japonaise de l'après-guerre », est convaincante, les comparaisons avec la situation française le sont moins. Divisé en deux entre la mémoire du passé et l'analyse du présent, marqué par la séparation de soixante-dix années de vie et le passage du japonais au français, Dans les eaux profondes se trouve terni par une nostalgie aux échos pouvant parfois frôler des considérations réactionnaires. Ainsi, lorsque Akira Mizubayashi décrit « l'état de mollesse intellectuelle permanent » produit par le capitalisme et les divertissements qu'il induit au Japon, on regrette une analyse réductrice et schématique de la société contemporaine. Lorsqu'il écrit encore à propos de l'installation d'un pouvoir dictatorial que « les Japonais ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent rien, avalant à satiété les sottises divertissantes diffusées par les pires canaux médiatiques », on s'interroge. L'expression « les Japonais » n'est-elle pas essentialisante et simplificatrice ? L'analyse politique et historique manque de rigueur, et le pessimisme qui s'en dégage pèse sur l'ensemble du livre.

De même, lorsque Akira Mizubayashi prend pour exemple de la vitalité démocratique française l'université vue comme « forteresse imprenable » ou le Collège de France, un des lieux de « dissidence intellectuelle », on s'interroge sur la pertinence de ces exemples et surtout sur l'absence de regard nuancé qui évacue toute une tradition critique de l'université française, Bourdieu notamment. « Pour se convaincre de la vitalité du débat sur ce sujet en France, il suffit d'ouvrir tel ou tel numéro de Philosophie magazine ou de Sciences humaines par exemple » : les magazines cités constituent-ils de véritables lieux de débats démocratiques ? Là aussi, on regrette une absence de culture critique des médias et, plus largement, l'absence d'une analyse plus précise « des Français » et « des Japonais ». De même, est-il pertinent de comparer deux pays dont le rapport à la nature et à la culture est – comme a pu notamment l'évoquer l'ethnologue spécialiste du Japon, Augustin Berque – fondamentalement différent ?

Les analyses linguistiques et littéraires auxquelles Akira Mizubayashi revient à la fin du livre souffrent moins de ces généralités embarrassantes. Ainsi, l'analyse du passage de la langue japonaise au français, déjà évoqué dans *Une langue venue d'ailleurs* (2011), offre un regard subtilement engagé sur la question du langage. C'est donc sans nul doute autour de cette réflexion sur la langue, matière première de l'écrivain, et sur l'analyse de textes et d'images, qu'Akira Mizubayashi, écrivain mais aussi professeur de lettres, construit son terrain de réflexion le plus riche et le plus convaincant.

1. Roland Barthes, L'Empire des signes, Skira, 1970.

Hors-champ sentimental

Après Gerda est l'histoire d'un livre que Robert Capa a « offert » à Gerda Taro, sa compagne photographe morte sur le front de la guerre d'Espagne à vingt-sept ans. Il aurait pu tout aussi bien s'appeler « Après l'amour ».

par Roger-Yves Roche

Pierre-François Moreau *Après Gerda* Les Éditions du Sonneur, 153 p., 16 €

Le livre a fini par exister: Death in the making, photographies de Robert Capa et Gerda Taro, publié à New York en 1938, et que l'on pourrait traduire par « La mort à l'œuvre ». On le trouve parfois en vente sur des sites spécialisés, à un prix prohibitif. On peut aussi le feuilleter en ligne, mais c'est moins bien. La main a trop besoin de caresser le destin, sentir l'Histoire sous l'odeur des pages jaunies, soulever, oublier le voile triste de l'image: « Ce livre sera brutal, tranchant, blanc, gris, noir. Une lutte, telle que nous l'avons saisie. Pas une ode à la première reporter de guerre tombée au front, à la militante communiste à titre posthume. Pas de lamentations. »

C'est l'histoire de ce livre, de sa conception, que raconte Pierre-François Moreau dans ce roman qui aurait pu s'appeler « Après l'amour ». Ou après la guerre. Ou après la mort. C'est que Gerda, la presque compagne de Capa, le « plus grand reporter de guerre de tous les temps », meurt à vingt-sept ans, écrasée par un char républicain près de Madrid. Pas de mise en scène dans cette scène-là, la mort crue, à laquelle on ne peut pas croire. Capa a perdu la moitié de sa vie, il ne s'en remettra jamais : « Moi, je ne suis qu'une ombre qui tremble, qui grelotte. En plein mois d'août, dans la touffeur du jour, je bois pour me réchauffer. Je suis mort, mais je m'obstine. »

Moreau s'installe dans la tête de Capa: la traversée de l'Atlantique, New York, l'été finissant. Il y a plus confortable. Ça tangue, ça remue, les souvenirs tremblent, le film est parfois granuleux. Aimer Gerda a trop souvent signifié tenter de l'aimer, l'approcher, l'apprivoiser presque. De fait, la belle ne s'en laisse pas conter, ou alors c'est pour la photo, clin d'œil contre clin d'œil. Pour la vie ensemble, il faudra repasser. Et vite. Avant qu'un autre ne lui mette le grappin dessus, ou l'Histoire son veto. Elle, la photographe qui ne craint rien ni personne, n'a pas froid aux yeux : « Autorisée à suivre la XIe Brigade internationale absorbée par la 35e division, sous le commandement du général Walter, elle s'était rendue presque tous les jours à Brunete depuis le début juillet. Elle avalait à pied les dix derniers kilomètres vers le front, appareils, trépied et caméra à l'épaule.»

Jusqu'au début des années 2000, Gerda Taro, née Gerta Pohorylle, Juive allemande qui a fui son pays en 1933, était un peu l'inconnue de la photo. On la voyait toujours dans l'ombre de Capa. Et puis Irme Schaber et François Maspero sont passés par là, commençant d'œuvrer pour sa réhabilitation, sa juste remembrance. C'est que Gerda n'a pas seulement « inventé » Capa, « trouvé » son pseudonyme (il s'appelait en réalité Endre Ernő Friedmann, nom trop juif pour l'époque), changé son allure, elle a aussi photographié, aimé, existé... Dans et hors la légende Capa!

Car légende, ou légendes, de Capa il y a. Et Moreau ne se prive pas de rappeler le plus célèbre de ses démêlés avec la vérité, la mort d'un soldat républicain, photo peut-être-peut-être pas mise en scène, peut-être-peut-être pas prise à l'endroit que l'on croyait. On dirait Capa toujours entre deux histoires, deux vies, deux mondes. Un peu comme Taro, donc. Voilà sans doute pourquoi ils se retrouvent à la guerre, comme en photographie : « Sur le terrain, saisir ce que raconte le moment m'occupe l'esprit. Je ne pense à rien d'autre. Je développe une sorte d'emprise et d'invisibilité. »

L'époque de Capa & Taro, c'est l'épopée des magazines et revues qui comptent leurs abonnés par centaines de milliers, la course contre la mort contre 10 malheureux cents, l'image toujours



Gerda Taro et Robert Capa

HORS-CHAMP SENTIMENTAL

plus près (la formule est vérifiée par Capa luimême : « Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez près »). Life veut plus que de la vie, Vu du jamais vu, etc. Il n'y a donc pas de repos pour les photographes de guerre, que l'éternel. Ce qui se passa pour les deux susnommés, à moins de vingt ans d'intervalle – 1954, en Indochine, pour Capa.

D'une certaine manière, c'est un tombeau d'amour que Capa offre à Taro. Car à la fin (même si l'on peut se demander quelle fin...), le grand reporter parvient à publier son livre, leur livre. Des photos de la guerre civile en Espagne. Des photos d'elle, des photos de lui. Des vi-

sages en gros plan, des scènes de rue, la grisaille des combats, les murs décrépi(t)s, des blessésvivants, la foule le poing levé comme un seul homme et tant d'autres encore... On ne les voit pas ensemble, on les devine. Hemingway et Kertész ont mis la main à la pâte. Et Moreau-Capa de faire de même avec son livre : « En Espagne, nous sommes face à une histoire qui dépasse le cadre de l'image, du récit. Raconter la guerre d'Espagne, c'est comme raconter l'Amérique. Death in the making montrera des fragments qui ne sont pas seulement des faits, des situations, des idées, une esthétique, mais aussi quelque chose d'objectivement humain. Même si au fond ce qui compte pour moi, c'est son hors-champ sentimental.»

En transit

« Lisbonne est un éventail qui s'ouvre et se ferme. » La formule, élégante, est de Jean Giraudoux. Elle vaut en temps de paix ; le récit de Patrick Straumann rappelle ce qu'était cette ville en 1940 : la dernière porte vers la liberté pour une Europe qui sombrait dans la nuit totalitaire. Et cette Europe n'a jamais retrouvé la pleine lumière.

par Norbert Czarny

Patrick Straumann Lisbonne ville ouverte Chandeigne, 160 p., 17,50 €

Le récit de Patrick Straumann est né de divers séjours dans la capitale portugaise, dont on trouve notamment la trace dans les descriptions de la ville. Voir nommés les lieux, c'est retrouver des endroits qu'on a soi-même arpentés, tant cette ville, parmi de nombreuses cités du monde, se prête à la flânerie, à la déambulation, à l'errance. L'auteur voyage au présent et reconnaît ces places, ces artères, ces hôtels qui, en 1940 et 1941, ont été remplis d'exilés, de fugitifs qui avaient traversé l'Europe afin de trouver un paquebot en route vers New York. Les Allemands, comme Hans Bellmer, Max Ernst ou Hannah Arendt, sont en nombre, certains venus des camps d'internement du sud de la France, Les Milles ou Le Vernet. Les Centre-Européens sont aussi nombreux, et tant d'autres. Des Français, rebelles au régime de Vichy, comme Saint-Exupéry ou Breton, d'autres que leurs origines juives transforment en parias, mais aussi Jean Renoir, qui obtient sans trop de peine son visa pour le Portugal. Sur le SS Siboney, le cinéaste et son épouse partageront leur cabine avec Saint-Exupéry. Le même navire transporte Roman Vishniac et ses précieuses photos d'un monde qui sera bientôt englouti.

Straumann présente ces artistes et ces penseurs en de courts chapitres, comme autant de vignettes accompagnées de photos des lieux, de documents d'époque. On est ainsi frappé par la fiche de la PVDE, la police politique de Salazar, établie au nom d'Isaiah Berlin, philosophe né à Riga, installé par la suite en Angleterre. Il réside dans un hôtel d'Estoril, sur la côte, en même temps que Golo Mann. D'autres chapitres mettent en lu-

mière les figures de ce Portugal à la fois accueillant et verrouillé. Celui qui verrouille est Salazar, le dictateur plus discret que ses compères du temps, et dont la longévité au pouvoir révèle une forme d'habileté. Il a su définir son œuvre : « Mon rôle était peut-être de servir de frein contre une accélération trop rapide. » L'étouffement de toute opposition, la répression violente exercée par la police secrète et quelques vagues réformes pour donner le change ont en effet assis ce pouvoir. Ce qui n'a pas empêché, pendant la guerre, que de nombreux exilés trouvent refuge sur le territoire. Pas seulement du fait du dictateur, mais tout de même. Le traité de Windsor signé entre l'Angleterre et le Portugal évite que le pays ne succombe tout à fait aux séductions des vainqueurs nazis et fascistes. Si des lois diverses empêchent les Juifs d'entrer sur le territoire, une autre loi protège les Juifs portugais où qu'ils soient et ce ne sera pas inutile pour ceux qui se trouvent hors du territoire national.

Et puis il y a des « Justes », comme le consul Sousa Mendes, en poste à Bordeaux, qui signera de nombreux visas. Un très beau récit de Salim Bachi le rappelait il y a peu. Convoqué par son ministre de tutelle, il se défend. Il a agi « pour restaurer le nom du Portugal et payer ses dettes contractées durant la persécution des Juifs au cours des XVe et XVIe siècles ». Straumann revient sur l'histoire du Portugal et sur la relation entre le pouvoir et la communauté juive. On pourra comparer avec ce que décrit Pierre Assouline dans Retour à Séfarad, puisque les expulsions sont à peu près contemporaines, les persécutions liées à la recherche d'une pureté du sang aussi, mais le Portugal s'ouvre plus vite à cette communauté qui fut si utile aux rois très catholiques. On a besoin de financer ses explorations ou ses conquêtes, et de se soigner. Au XVIIIe siècle, Pombal, grand réformateur du pays après la catastrophe du tremblement de terre, révoque la loi sur la pureté du sang, et en 1868 la petite

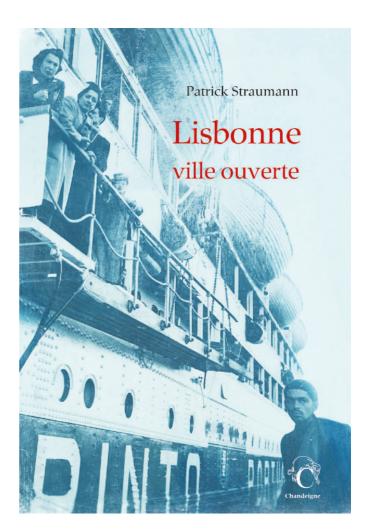
EN TRANSIT

communauté juive de Lisbonne défriche un terrain offert pour la nouvelle synagogue.

Cette communauté sera la première à venir en aide au consul Mendes après sa déchéance. Elle aidera aussi les immigrants venus de toute l'Europe. Mais ses moyens restent modestes, dans un pays exsangue, où les enfants mendient dans les rues. D'autres aideront, et l'on a envie de citer ces journalistes d'*O Seculo* qui hébergent des enfants isolés dans le centre social appartenant au journal, sur le trajet qui longe le Tage.

Dans cette ville qui rassemble « tout ce que l'Europe a perdu ou laissé choir », selon une autre formule de Giraudoux décidément plus lucide que dans Pleins pouvoirs, journal d'avant-guerre qu'on peut oublier, on croise Döblin et Koestler, Saul Steinberg, le futur illustrateur du New Yorker et la famille Mann. Grâce à l'infatigable et courageux Valerian Fry, d'autres ont pu quitter le Sud de la France, comme Werfel et son épouse Alma, autrefois épouse de Mahler. Elle transporte un manuscrit auquel Hitler tenait beaucoup : celui d'un mouvement de symphonie composé par Bruckner. On voit en vitrine les œuvres honnies de Romain Rolland et de Stefan Zweig. Les cinémas passent Ninotchka. Une vaste « Exposition du monde portugais » vante les réalisations passées et présentes du pays, établissant le parallèle entre les rois et l'actuel chef de l'État. Rien n'y fait, pour Döblin: « Là-bas féérique, l'exposition brillait de tous ses feux. Cet enchantement fut notre dernière vision d'une Europe plongée dans le deuil.»

Balade dans une ville d'hier et d'aujourd'hui, évocation des figures fameuses qui la hantent, description des attentes, des peurs, des angoisses mortifères, Lisbonne ville ouverte est également une enquête sur la famille du narrateur et, qui sait, la matrice d'un livre à venir sur Paul Reichstein, grand-oncle de Patrick Straumann. Commençons par Tadeus, le grand-père, né en Pologne, ayant vécu dans un certain confort bourgeois, avant que les pogroms de 1905 à Kiev, où son père avait une usine, n'incitent les siens à quitter l'Est pour Zürich. Tadeus devient chimiste, invente une précieuse synthèse de vitamine C et travaille pour les laboratoires Roche. En juin 1940, on l'envoie dans le New Jersey. Il part de Lisbonne mais au bout de quinze jours il rentre en Europe. Il est à Bâle et fait ce qu'il peut pour aider sur le plan matériel et financier les



Juifs internés en France. L'auteur sait peu de chose de son grand-père mort en 1996. Il n'en sait guère plus sur son grand-oncle Paul dont on disait qu'il éprouvait « une étrange aversion à faire du surplace ». Les pages qu'il consacre à cet aventurier nous mènent du Chili en Australie, en passant par l'URSS stalinienne et les États-Unis. Ce n'est qu'un aperçu du voyage. On attend de tout en connaître.

Terminons sur un dernier chapitre ; il résume tout, relatant l'existence de Franz Blei, écrivain, traducteur et bibliophile né en Allemagne, quand ce pays aimait l'Europe. Ce que l'on vient d'écrire rappelle la tragédie qui conclut l'existence de Walter Benjamin, ombre qui traverse les pages de ce livre. Blei tient à ses livres, comme l'auteur de Sens unique, avec sa malle légendaire. Il monte pourtant à bord du navire qui l'emmène à New York. Sa bibliothèque demeurera pour toujours à Lisbonne, dans une dépendance de la bibliothèque nationale. Blei s'est résigné à la laisser. Résigné ? Peut-être s'en est-il libéré, comme du poids d'un continent qu'il abandonne : « Se souvenir? Oublier est bien plus agréable: nous devrions élever des rats dans nos archives au lieu de les chasser.»

EaN n° 57

Si la Révolution m'était contée

Il y eut <u>Freud et Spinoza</u>, <u>Orwell et Winnicott</u>, rencontres et échanges épistolaires fictifs dus à Michel Juffé pour le premier essai, à Jean-François Le Goff pour le second. Voici maintenant Restif et Casanova.

par Michel Plon

Chantal Talagrand Mémoires d'oubli. Restif et Casanova, 1789-1798. Furor, 344 p., 24 €

Chantal Talagrand, psychanalyste et auteure notamment, avec René Major, d'un essai sur Freud dans son rapport à la chose politique, offre à son tour une aventure fictive dont l'écriture ciselée, nimbée dans l'élégance du siècle des Lumières, met en correspondance deux auteurs, inlassables épistoliers, Restif et Casanova, dont on est très vite amené à penser que l'auteure les a connus, voire fréquentés, le premier au cours de ses pérégrinations nocturnes dans l'île Saint-Louis alors qu'il couvrait les murs de ses écrits, le second, caché sous sa cape noire allant d'une calle à l'autre et se tenant éloigné du Canale Grande, possible lieu de rencontres dangereuses à même d'ajouter à la liste de ses ennuis avec les princes de la Sérénissime.

Nous sommes donc en... 1789 et la jeunesse débridée de nos deux protagonistes est désormais fanée, ce qui les rend plus disponibles à ces événements qui vont durer neuf années, années de soubresauts incessants, celles de la Révolution française, celles de sa lente et tragique agonie. Années d'espoirs et de libertés englouties, ouvrant inexorablement à la montée en puissance de celui qu'ils appellent le « petit Corse », ce général triomphant et assoiffé de puissance, qu'ils ne vont pas tarder à haïr, le Vénitien autant que le Français. Un véritable roman sous la forme de lettres fraternelles toutes étayées par une lecture plus qu'attentive des archives – les références sont données dans une clausule qui ne marque aucune rupture de style avec le corps du texte et montre le sérieux de cet ouvrage - qui confère à ces échanges le ton d'une véritable chronique historique. Son déroulement est à ce point fascinant que, avançant dans la lecture de ces lettres, on en vient à oublier leur caractère fictif - nos deux épistoliers ne se sont jamais rencontrés si ce n'est dans le film d'Ettore Scola La nuit de Varennes - et l'on va d'une lettre à l'autre comme on irait en toute hâte au kiosque voisin chercher le quotidien du matin en quelque période agitée pour ne rien perdre de l'actualité. Nous suivons ainsi sous la plume de l'auteure le déroulement de cette période haletante que les deux compères vivent comme autant de victoires contre des nantis qu'ils exècrent mais aussi de drames et de tragédies, années dont tout un chacun connaît les moments les plus célèbres mais dont nous ignorons le plus souvent ou avons oublié les détails quotidiens, matière première de cette trame politique tout entière faite d'espionnage, de trahisons, de corruption, d'assassinats, de massacres et autres exécutions par charrettes quotidiennes.

Confrontés au tourbillon de ces années, il y a, pour l'un comme pour l'autre, leurs lectures, références littéraires et philosophiques, voire musicales – leur amour commun pour Mozart dont la mort les plonge dans la tristesse -, qui, sans leur éviter craintes et regrets quant à ce qui arrive ou peut se pressentir, constituent le fondement de leur espoir que le monde ne sombre pas dans la folie; lectures, celle avant tout de Voltaire, rigoureux visionnaire qui n'est dupe de rien, celle aussi de Beaumarchais, de Diderot, de Rousseau, leurs admirations pour Benjamin Franklin dont Nicolas redoute que lui soit confirmée sa disparition, pour La Fayette, ou bien encore pour leur « cher Talleyrand », ancêtre du Guépard, qui prophétisait : « Rien de tel qu'une révolution pour conserver l'ordre ancien des choses ».

Au fil des lettres et du temps, les annonces d'avancées humanistes, ou se voulant telles, surgissent, mais aussi ces mesures nouvelles autrement plus sinistres et lourdes de conséquences : ainsi, et non des moindres, de la proposition

Chantal Talagrand

Mémoires d'oubli
Restif & Casanova
1789-1798

FUROR

SI LA RÉVOLUTION M'ÉTAIT CONTÉE

devant l'Assemblée, le jour même du retour « forcé » du roi à Paris en 1789, par le docteur Guillotin « d'une nouvelle forme d'exécution capitale » dont on va bien vite voir, jour après jour, qu'elle fut non seulement adoptée mais presque quotidiennement utilisée, devenant, faut-il le rappeler, une caractéristique bien française et cela jusqu'en... 1981.

On pourrait ainsi égrener la multitude d'événements qui nourrissent les angoisses et les espoirs des deux correspondants, mais, au-delà de ce quotidien, témoin en chaque occasion de l'érudition de l'auteure, il y a ces sortes de lignes de force de l'histoire qui scandent ces années : loin de nous être données à lire comme dans un manuel, elles s'imposent comme le fruit d'un véritable montage cinématographique. Ainsi du rôle des femmes qui, ancêtres du féminisme contemporain, se font entendre haut et fort en dépit d'une adversité dont on sait bien qu'elle en conduira plus d'une, et avec plus de célérité et de hargne parce que femmes, pensons à Olympe ou à Théroigne, à la même fin que nombre d'hommes, héros valeureux ou profiteurs de tous ordres. De la même manière, nous entendons monter en puissance, tel un de ces mouvements apocalyptiques d'une symphonie de Beethoven, le vacarme de cette Terreur que ni les uns ni les autres, accusateurs et accusés, ne pourront plus arrêter. Arrivent alors certaines lettres parmi les plus bouleversantes de ce roman historique digne des plus grands, celles écrites en cette année 1794, celles qui racontent Thermidor dont Casanova, parlant de la mort, véritable assassinat, de Robespierre, écrit : « S'il prôna la tyrannie, ce fut bien celle de la raison, dont avant lui, Voltaire et Rousseau s'étaient faits les chantres. Que n'at-on compris que c'est la Révolution qu'on aura tuée avec sa décollation en ce bien funeste jour du 10 Thermidor ». On connaît la suite qui ne peut pas ne pas nous rappeler que d'autres révolutions, et non des moindres, finirent ainsi entre les mains « des plus orgueilleux et des moins républicains des révolutionnaires qui auront réussi, par toutes sortes de louvoiements souvent peu ragoutants, à sortir, sinon la tête haute du moins la tête encore sur les épaules ».

On s'extrait difficilement de ce livre qui, bien loin d'être une seule histoire événementielle, est empreint d'une dimension philosophique à laquelle il est impossible d'échapper; la passion que sa lecture procure ne fait pas écran au sentiment que notre monde contemporain, avec ses déchirures et ses menaces, s'y trouve, comme en filigrane, irrévocablement inscrit.

Un grand rêve bourgeois

1932. Dans son appartement de l'East end à Londres, Ilia Brodsky met fin à ses jours. Une forme de désespoir l'a envahi, qui n'a pas de lien étroit avec la nuit dans laquelle va s'enfoncer l'Europe continentale. Ce qu'on lit dans Herzl, une histoire européenne, c'est ce qu'il raconte d'outre-tombe, l'histoire d'un rêve impossible.

par Norbert Czarny

Camille de Toledo & Alexander Pavlenko Herzl, une histoire européenne Denoël Graphic, 352 pages 25,90 €

Ilia Brodsky est un personnage de fiction. Celui dont l'existence le fascine, et qu'il évoque dans ces pages, a en revanche vécu et il a fondé un courant important, à dimension messianique, le sionisme. Le terme a aujourd'hui une telle signification qu'on oublie ce qu'il a signifié pour celui qui l'a, sinon inventé, du moins incarné: Theodor Herzl. Le roman est signé de Camille de Toledo, romancier et essayiste, auteur, notamment de *Le hêtre et le bouleau*, et d'Alexander Pavlenko, illustrateur né en Russie ayant quitté son pays en 1992 pour les mêmes raisons qu'Ilia. Il conjugue étroitement texte et image pour raconter les vies parallèles des deux hommes.

Le cadre est l'Europe, à la fin du XIXe siècle. Ilia nait dans un shtetl près de Gomel, au cœur de la Russie. A l'époque, les Juifs n'ont pas le droit de sortir de la zone de résidence. Elle couvre un territoire assez vaste. Comme l'écrit Ilia, on a le choix entre l'austère Vilna, la Jérusalem du Nord, et Odessa, repaire de bandits et de trafiquants. Il est difficile de s'extirper de cette zone, sinon en fuyant les pogroms. Ce que font Ilia, qui ne prononce jamais un mot, et dont le mutisme est compensé par le goût et le besoin d'écrire, et sa sœur Olga. Avant de quitter les ruines fumantes de la maison, elle lui donne une boite à thé remplie de souvenirs, un mystérieux trésor. Les deux enfants se rendront successivement à Brody, Vienne puis Londres et New York. Ce parcours n'a rien d'anodin. Brody, en Galicie, est la ville natale de Joseph Roth, l'un des fantômes qui hantent ce roman ; Vienne, et Léopoldstadt en particulier est le cœur d'un empire fécond, divers, contradictoire. On croise Freud et <u>Schnitzler</u> (plutôt dans les beaux quartiers); le maire se nomme Lueger et il est antisémite. Quant à Londres, le quartier de Whitechapel, il a sous le crayon de Pavlenko, des airs de paysage à la Dickens. La pluie qui ne cesse de tomber dans l'épilogue dit bien que le mauvais temps ne cessera plus. Mais pour le jeune Ilia, la ville anglaise est un havre pacifique, loin de l'Europe qui sombrera bientôt.



UN GRAND RÊVE BOURGEOIS

Cette Europe-là est également celle de Herzl. Il est né à Budapest mais l'essentiel de sa vie, il l'a passé à Vienne. Il appartient à une famille bourgeoise qui peut abriter un dilettantisme qui ne le quittera que tardivement. D'abord, il veut être écrivain, et surtout dramaturge. Il n'obtient aucun succès à la scène. Lors de ses voyages à Paris, il se rend à l'opéra, écoute Tannhaüser et rêve sur la musique de Wagner. Il s'ennuie, sombre dans des moments de mélancolie, ne sait ce qu'il fait sur terre. La dégradation du capitaine Dreyfus, à laquelle il assiste en tant que journaliste éveille sa vocation et détermine son engagement. Dès lors, il ne renoncera jamais à lutter pour sa cause : un foyer juif en Palestine, une terre pour ce peuple martyrisé, et sans terre pour vivre.

De 1882 à 1932, chaque chapitre donne à voir les deux héros, l'un racontant comme narrateur ce que l'autre a vécu et fait. Herzl, une histoire européenne est également une enquête sur cet homme politique qui fascine et intrigue Ilia, lui qui a fait le choix de ne pas avoir ou désirer de territoire. Plus exactement, à la « névrose » ou à « la fatalité de la terre », il a préféré l'ancrage dans une langue, le yiddish, et l'engagement dans un combat pour l'utopie anarchiste. Chacun a interprété le monde à sa façon. Pour Herzl, et la vie à Vienne ou Paris en est la preuve, plus l'assimilation des Juifs progresse, plus le rejet devient violent. Ilia s'interroge sur ce désir d'État, qu'il sent à travers l'Europe en ruine après la Première Guerre mondiale : « que pouvait-il y avoir de désirable dans cette aspiration des peuples à la puissance ? » notet-il. Lui se sent, par le yiddish, langue qualifiée avec mépris de « jargon » par Herzl, un « passe-frontières », un « sans-pays ». Et il tient à le rester.

Le roman raconte la naissance du mouvement sioniste en insistant sur le rôle important que joue Max Nordau auprès de Herzl. Nordau a écrit *Dégénérescence*, essai dans lequel il fustige le pessimisme de ses contemporains, la décadence à l'œuvre. On devine qui il vise. Le roman de Toledo et Pavlenko relate aussi la préhistoire du mouvement sioniste. Des philanthropes comme Maurice de Hirsch ou Charles Netter ont contribué à l'établissement de colonies juives, notamment dans la pampa argentine vers 1880, ou dans la Palestine sous domination ottomane. Ils ne voulaient pas d'un État. Juste

un refuge. Herzl lutte pour que s'établisse l' « Altneuland » dont il a rêvé en écrivant le roman futuriste qui porte ce titre. Au début, il était questions que cela se fasse en Ouganda. Puis l'admirateur de Ferdinand de Lesseps qu'il était a songé à la péninsule du Sinaï, reliée au monde par le canal de Suez. Il avait senti et compris que cette construction révolutionnaire changeait toutes nos conceptions de l'espace et du mouvement.

Un jour, la Tel Aviv naissante est devenue « une promesse ». Le sionisme est un grand rêve bourgeois. On voit des villes modernes sur le modèle des capitales européennes. Des moyens de transport à la Jules Verne traversent le ciel. Il semble que le territoire soit désert, ou peuplé de bédouins sans attaches. Jérusalem est « un piège ». Les années 1920 et 1930 avec leur lot de pogroms ici et là, à Hébron en particulier, leurs conflits violents, rappelleront comment cette terre si pauvre est conquise.

Herzl, une histoire européenne, est bien une histoire. L'invention d'un personnage aussi riche et complexe qu'Ilia Brodsky, dont le nom de famille lui-même ne doit pas grand chose au hasard, permet de comprendre ce qui se cache sous le rêve. En l'occurrence un cauchemar, ou une épreuve douloureuse. Herzl a perdu sa sœur ainée, morte à Budapest quand il était encore enfant. Ilia a perdu sa sœur qui vivait à New York. Si celui-là a pu supporter cette absence, il semble que le penseur du sionisme n'en ait pas été capable. Toute l'énergie mise dans la construction du mouvement, tous les voyages effectués, le sacrifice de la vie de famille n'effacent pas le chagrin : « Ses parents, surtout sa mère, le projetèrent vers l'avant, vers Vienne et sa grande vie, ne lui laissant pas d'autre choix que de placer le souvenir dans l'avenir. Et qu'est-ce que le sionisme si ce n'est justement ça, une nostalgie transformée en avenir? » L'épuisement l'emportera, les conflits à l'intérieur du mouvement mineront son fondateur. La suite, on la connaît. Parfois mal, souvent de façon polémique ou remplie d'émotions quand la politique devrait l'emporter. Le mérite de ce beau roman est de raconter les rêves, même s'ils ont disparu dans les flammes de l'Europe, ou l'aveuglement des petits humains au Moyen-Orient.



Des récits à la puissance deux

L'un raconte, l'autre interprète ; l'un peaufine ses phrases, l'autre débusque le sens, met en perspective les idées et les concepts. Issu de la collaboration de l'écrivain Michael Köhlmeier et du philosophe Konrad Paul Liessmann, ce livre propose douze chapitres à double entrée : un concept ou une idée, un conte ou une figure mythologique.

par Jean-Luc Tiesset

Michael Köhlmeier et Konrad Paul Liessmann Qui t'a dit que tu étais nu, Adam? Tentations mythologiques et philosophiques Récits traduits de l'allemand (Autriche) par Stéphanie Lux. Actes Sud, 208 p., 21 €

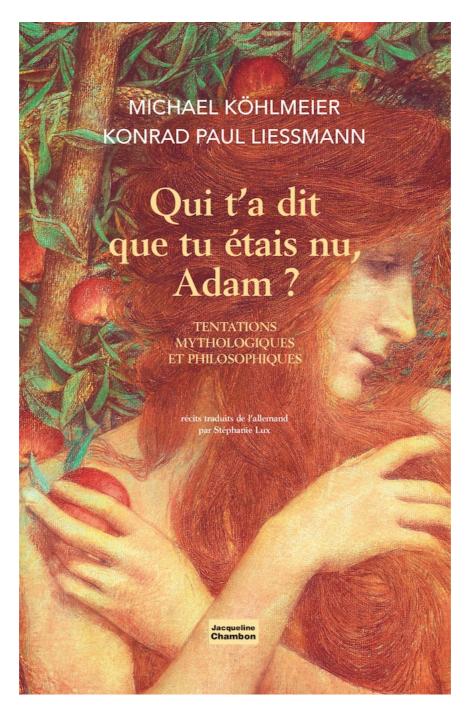
Cette ambition d'accorder aujourd'hui littérature et philosophie peut surprendre, car ces deux disciplines revendiquent souvent un statut différent en Allemagne et ne se trouvent guère réunies que chez de rares auteurs comme Nietzsche. Le fait s'explique d'abord par l'amitié qui lie l'écrivain autrichien Michael Köhlmeier et Konrad Paul Liessmann, philosophe réputé, professeur à l'université de Vienne. C'est cette amitié qui leur a fait découvrir le plaisir du travail à deux voix, auquel ils sont rompus depuis de nombreuses années par exemple lors des séances du « Philosophicum Lech », des rencontres en public qui se tiennent dans une petite ville du Vorarlberg où tous deux se retrouvent régulièrement. Mais ici leur collaboration passe par l'écriture.

Les contes et les récits mythiques ne fournissent jamais de clé d'interprétation toute prête, pas plus que les épisodes relatés dans les livres sacrés, toutes religions confondues. Parce qu'ils se sont transmis oralement avant d'être écrits, parce qu'ils sont parfois passés par différentes langues, ils peuvent aussi diverger et donner lieu à de multiples exégèses, offrant un vaste champ de réflexion aux clercs comme aux psychanalystes. Tous ouvrent notre monde au merveilleux, au surnaturel ou au fantastique ; ils se déploient sur le mode imaginaire, parabolique ou métaphorique, laissant au lecteur le soin de s'arranger avec le sens. Le travail de Konrad Paul Liessmann s'inscrit donc dans cette longue tradition du commentaire.

Dans l'ordre, on commence par lire chaque récit de Michael Köhlmeier comme une recréation littéraire (apparemment bien rendue dans sa traduction française), qui n'hésite pas à prendre quelques libertés avec le modèle dont elle s'inspire. Un plaisir de lecture jamais démenti. Vient ensuite le tour du philosophe. Son intervention fait écho au sous-titre de l'ouvrage qu'ils signent en commun: Tentations mythologiques et philosophiques. Elle commence toujours par la même formule : « Quoi de plus tentant que ... », et à chaque fois le thème central du récit qui vient de s'achever est mis sur la sellette. Mais, du même coup, Konrad Paul Liessmann revendique aussi l'aspect subjectif de son interprétation et laisse un espace ouvert à d'autres « tentations ».

Michael Köhlmeier, lui, est un fin connaisseur des récits populaires, mythologiques ou bibliques. Ils nourrissent tant son écriture qu'on croit bien reconnaître ici un fil conducteur qui relierait la personne de « la jeune fille triste », l'héroïne du conte du troisième chapitre, au personnage de Yiza, que nous avions rencontrée dans La petite fille au dé à coudre. Une lointaine cousine peut-être, mais plus perverse et plus cruelle dans sa pseudo-ingénuité, puisqu'elle ne cesse d'être triste qu'en provoquant le malheur des autres, que leur bonté même conduit paradoxalement à « agir contre leur propre intérêt »... L'interprétation de Liessmann, méthodiquement déroulée, porte un coup aux bons sentiments et plonge le lecteur dans la stupeur : la détresse est donc capable d'engendrer le mal, et la compassion de mener à la catastrophe « lorsque pitié et violence ont partie liée »?

En proposant (et non en imposant) sa lecture des mythes anciens ou des textes religieux, le philosophe montre qu'ils n'ont pas vieilli, qu'ils ont même anticipé ce qui arrive aujourd'hui, pour



DES RÉCITS À LA PUISSANCE DEUX

peu qu'on sache les déchiffrer. Adam et Ève ont été chassés du Paradis ? La belle affaire, si l'accès à la connaissance offre aux humains la possibilité de vivre librement. Asclépios a été foudroyé parce qu'il était sur le point de vaincre la mort ? C'est la sagesse même : Zeus a ainsi évité à l'humanité un plus grand malheur car « les hommes ne sont égaux ni devant la loi, ni devant Dieu, mais ils le sont devant la mort ». Et Liessmann de mettre en garde « les artisans modernes de la longévité et de l'immortalité »... Car toujours le philosophe oriente sa réflexion vers le monde actuel, où le virtuel envahit le réel, où les

progrès scientifiques et techniques semblent donner à la vie humaine une nouvelle dimension.

Qui t'a dit que tu étais nu, Adam ? Le titre de l'ouvrage, c'est la question que Dieu pose à sa créature pour la confondre. Mais la chute et la fin de l'innocence marquent aussi le début de la liberté dont l'homme du XXIe siècle peut toujours faire bon ou mauvais usage... L'écrivain et le philosophe s'unissent pour nous offrir une interprétation originale des mythes, à la manière de musiciens qui joueraient une partition à quatre mains. Ont-ils créé (ou vont-ils créer), en associant la fiction à la spéculation, un nouveau genre littéraire dans lequel l'écriture cesserait d'être un exercice solitaire pour devenir un travail solidaire ?

Sexe et sentiments

Elle a 18 ans, il en a vingt de plus. C'est un acteur reconnu, elle apprend le métier. Il a bourlingué, tout essayé, tout vécu jusqu'à l'écœurement et peut-être jusqu'au désespoir. Elle arrive d'Irlande, elle ne connaît rien, elle veut tout essayer, tout vivre... jusqu'où ? Elle raconte par le menu ses expériences sexuelles innombrables. Alors, en fin de compte, le sentiment, l'amour ?

par Claude Fierobe

Eimear McBride

Les saltimbanques ordinaires

Trad. de l'anglais (Irlande)
par Laetitia Devaux

Buchet-Chastel, 374 p., 22 €

Londres dans les années 1990 bouillonne d'une vie intense: Eily, jeune Irlandaise, y plonge pour un « adieu glorieux à ce qu'elle laisse derrière » et pour suivre les cours d'une école de théâtre. Mais la gloire n'est pas pour tout de suite. Pas sûr d'ailleurs qu'elle soit atteinte après un trajet chaotique qui mène de chambres minables en bars louches où « chaque idée tend vers le sexe », quand on est « imbibée d'alcool jusqu'aux os ». Malgré les rappels à l'ordre, les siens propres et ceux des autres (sa logeuse, son « coloc » pour qui elle est « une obsédée sexuelle »), Eily, « de plus en plus défoncée », s'immerge « dans La Nuit des Salopes ». Donc une litanie de scènes explicites, scènes vécues, décrites de l'intérieur avec une étonnante minutie, comme si Eimear McBride avait voulu rédiger un catalogue. Cette saturation du texte donnant parfois l'impression de tourner en boucle pourrait lasser s'il ne nous emportait dans un incessant tourbillon par le dynamisme et les audaces de l'écriture.

Comme *Une fille est une chose à demi*, *Les saltimbanques ordinaires* est d'abord un roman du courant de conscience. En outre, il s'efforce de mettre en lumière ce qu'il y a au-dessous de la conscience, en particulier d'exprimer ce que disent les corps, d'en proposer une traduction dans les mots. Il faut donc s'en donner les moyens : déstructurer la phrase, ne pas l'achever, laisser des blancs plus ou moins longs entre les mots, introduire des majuscules là où on ne les attend pas : « *Je ferme les yeux Il y a quelque*

Je. Vas-y parle. Je eh bien j'ai couché avec quelqu'un d'autre. » Il s'agit bien de capter les hésitations, les ratés de la pensée mais aussi de tout ce qui relève de la sexualité, par les hésitations et les incertitudes du texte, par les reprises, les regrets, les syncopes. On sait depuis Joyce et Flann O'Brien - n'oublions pas Sterne que l'Irlande excelle dans le roman dit « expérimental » auquel Eimear McBride apporte sa jubilante contribution. Au lecteur de jouer le jeu, d'autant que Les saltimbanques ordinaires n'est pas un texte savant (rien à voir avec Finnegans Wake). Eily se raconte avec ses mots à elle, en racontant le monde, ou plutôt en l'inventant : « Je regarde Camden depuis le busOhputainohputaincommeçafaitmal ». On déambule dans Londres comme dans les pièces de théâtre, de Richard III à My Fair Lady ou La ménagerie de verre, on en fait et on en voit de toutes les couleurs. On apprend son texte comme on apprend la grande ville : « Des heures passées à boire, en plus de l'exta. Tout se mélange. Le cerveau qui se relâche. J'appartiens à Londres ». Alors, « Dommage qu'elle soit une putain d'actrice irlandaise », vraiment?

Le rythme change dans une étrange deuxième partie. Étrange et peu cohérente sur le plan narratif, puisque Eily nous donne, *verbatim*, non seulement la transcription du récit que Stephen, au cours d'une longue nuit, lui fait de sa propre vie, mais celle d'un monologue de l'ex-femme de Stephen. Le récit de Stephen, hanté par les drames et par le spectre de l'inceste et du viol – le Stavrogine des *Possédés* est à l'arrière-plan –, nous plonge dans une autre tourmente. Car Stephen a été un enfant malheureux, battu et violé par une mère à demi folle, délaissé par un père qui est au mieux « *un connard sans intérêt* ». Il devient un homme paumé, séparé de sa femme, alcoolique et camé. Il fuit Sheffield pour Londres



 $Eimear\ McBride\ \textcircled{o}\ Jemma\ Mickleburgh$

SEXE ET SENTIMENTS

où il fait mille « boulots merdiques », humilie et trahit ceux qui l'entourent, laisse la dope pour l'héro (à sa sortie de l'hôpital !), se jette en bas d'un immeuble, se rétablit, gagne ses galons de comédien, commet erreur sur erreur, n'a plus le droit de voir sa fille : « Alors je suis parti en vrille... Ça a été le début de la vraie décadence... Il n'y avait plus une once de sentiment dans mon corps, et s'il y en avait eu, je les aurais arrachés avec un couteau. » En fin de compte, « cette putain de vie que j'ai eue, Eily ». Pour Régis Debray, « la responsabilité de soi est déjà un apprentissage assez dur » : en témoignent les parcours respectifs d'Eily et de Stephen...

Il faut trouver, ou retrouver, des sentiments, l'amour. Et ce n'est pas facile, car à la dévastation des lieux, des habitats en particulier, où bien souvent « *c'est parti pour une soirée fétide* », correspond la dévastation de la vie affective. Et

ce que Stephen a raconté à Eily, ce sont « des histoires dégoupillées comme des grenades ». Les deux personnages ne semblent pas posséder de « boussole mentale » – j'emprunte l'expression à André Breton – qui leur indiquerait une direction et donnerait unité et cohérence à leur existence. Stephen emmène Eily à Embankment, au-dessus de Londres. Là on ne prend pas l'amour au sérieux : « Et moi qui pensais que tu croyais à l'amour? Oui mais l'amour, ce n'est plus ce que c'était. Certes, mais si j'avais été une âme esseulée en quête d'amour ? Tu l'es ? Non. » Et c'est enfin au-dessus de Londres, au sommet de Primrose Hill, que s'embrassent les deux amants, « en apprenant à Londres comment être heureux, car cette fois, on sait vraiment ». Tous deux ont enfin appris qu'« il doit y avoir un peu de beauté, même dans cette vie ». Et, à juste titre, le mot « vie » clôt ce texte foisonnant, nouvelle et attachante représentation de la comédie humaine.

1984, une pensée qui ne passe pas

Il était temps de retraduire 1984. Si la traduction de Josée Kamoun donne enfin au livre une allure de roman, elle ne rend toujours pas compte entièrement de sa puissance de pensée. Elle l'obscurcit même parfois.

par Jean-Jacques Rosat

George Orwell 1984 Trad. de l'anglais par Josée Kamoun Gallimard, 384 p., 21 €

La nouvelle traduction de 1984 est un événement : le monde littéraire français reconnaît enfin ce livre comme un authentique roman, une qualité qui lui avait été jusqu'ici régulièrement déniée (notamment par Kundera dans Les Testaments trahis). La traduction de 1950 par Amélie Audiberti (réimprimée à l'identique depuis 68 ans jusque dans ses erreurs les plus grossières et les plus faciles à corriger : chiffres faux, répliques manquantes, contresens patents) porte la marque de ce déni : elle est le plus souvent honnête, parfois judicieuse et inventive, mais elle reste globalement terne, monocorde, corsetée, souvent embarrassée.

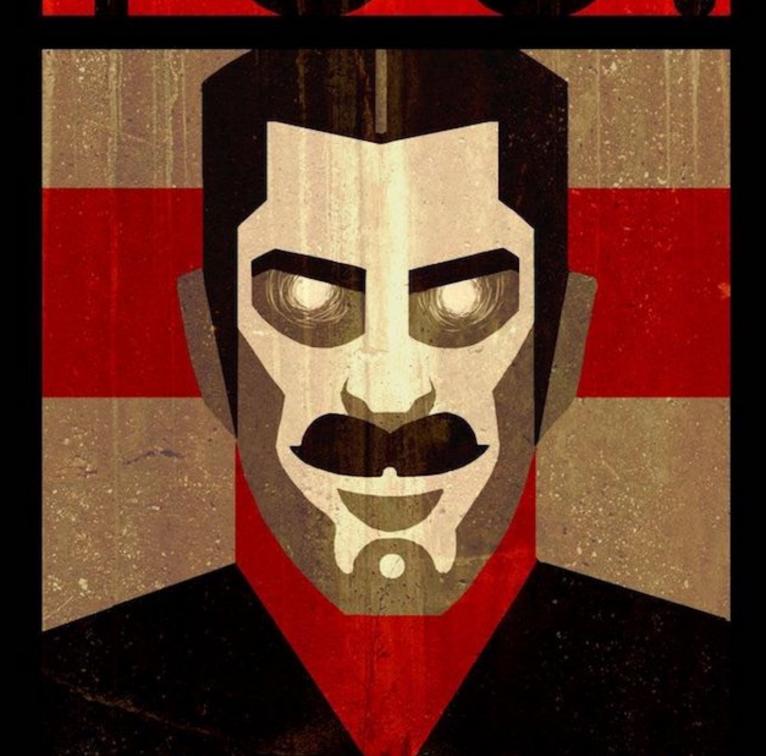
Rompue à Kerouac, Philip Roth et quelques autres, Josée Kamoun fait exploser la gangue : tout le livre passe au présent, les phrases gagnent un rythme, les personnages prennent vie et voix. les corps et les décors sont là. Les dialogues notamment trouvent tout leur relief. Julia parle comme une jeune femme décomplexée d'aujourd'hui et ses conversations politico-amoureuses avec Winston sur la vie qu'ils ont, et celle qu'ils n'auront pas, deviennent des moments forts. La trouble zone d'échange par-delà la torture entre le commissaire politique et l'intellectuel dissident est rendue crédible. Les rêves-souvenirs de Winston touchant à sa mère, qui sont un leitmotiv du roman, prennent une force poétique qui les rend réellement émouvants.

Mais quand Josée Kamoun entreprend de retraduire les concepts-clés du livre – ceux qui sont entrés dans la langue commune, et que des millions de lecteurs se sont appropriés –, il lui arrive de passer à côté et d'obscurcir lourdement la pensée du roman.

L'échec est flagrant avec la « Police de la pensée » (Thought Police) devenu la « Mentopolice » pour des raisons purement esthétiques : « "Thought Police" est une expression très compacte, déclare la traductrice ; "Police de la pensée" était trop souple ». Soit. Mais que vient faire ici le mental ? (Sous réserve que, chez le lecteur qui découvrirait 1984 dans cette traduction, « mento- » n'appelle pas « mentir » plutôt que « mental », lui faisant interpréter « mentopolice » comme la « police du mensonge »! La confusion serait totale. Or il n'y a aucune indication pour l'en détourner.) La police en question ne traque pas le mental, encore moins les mentalités ou le psychisme. Elle traque des pensées, celles qui sont non conformes : par exemple, « que l'Océanie n'a pas toujours été en guerre avec l'Eurasie », « que à telle date l'ex-dirigeant Rutherford était à Londres et non à l'étranger », « que deux et deux font quatre ». Ces pensées criminelles sont des crimes-de-pensée (thoughtcrimes). Pas du tout des « mentocrimes » (comme les rebaptise la traduction), des crimes mentaux, psychiques, subjectifs. Ces pensées, au contraire, existent objectivement; elles sont communicables et partageables ; elles peuvent circuler sous forme d'écrits, de paroles, ou simplement loger dans une tête. Elles ont une vie qui leur est propre. Parfois elles s'imposent à l'esprit, quand on est témoin d'un événement, quand on a une photo dans la main, quand on raisonne. On peut lutter contre elles, tenter de les repousser; mais souvent elles reviennent malgré soi, jusque dans le sommeil.

Pour échapper à la Police de la Pensée, les membres du Parti doivent contrôler leurs pensées, devenir en quelque sorte les policiers d'euxmêmes. Ils pratiquent en virtuoses la technique d'auto-manipulation des pensées : *doublethink*. Ici, Josée Kamoun a judicieusement modifié la

BIG BROTHER IS VATCHING



1984, UNE PENSÉE QUI NE PASSE PAS

traduction reçue : non plus « la doublepensée », mais « le doublepenser » ; c'est en effet une pratique, une activité permanente. Mais avec « mentopolice », elle a perdu le lien entre ce contrôle interne (le doublepenser) et le contrôle externe (la police) alors qu'ils s'appliquent l'un et l'autre aux mêmes pensées. La cohérence du roman en souffre : c'est pour avoir obstinément refusé le double penser que Winston le dissident se retrouve dans les caves de la Police de la pensée, où l'un de ses chefs, O'Brien, le contraindra, par la torture et des arguments philosophiques, à double penser.

La décision de substituer « néoparler » à « novlangue » pour traduire Newspeak n'est guère plus défendable. Le Newspeak n'est pas du tout un parler. D'abord, il s'écrit. Et surtout il n'émane pas de la libre créativité d'une communauté qui ajusterait une langue standard répandue aux formes de vie qui lui sont propres. Fabriqué de toutes pièces par des experts sur ordre du Parti, le Newspeak est la quintessence de la langue de bois. Il est bien une langue, avec un vocabulaire, des règles de grammaire et un dictionnaire. Il est, dit le roman, « la langue officielle de l'Océanie », même si c'est « la seule langue au monde dont le vocabulaire rétrécit chaque année ». Certes, aucune littérature ne pourra voir le jour dans cette langue-là. Mais précisément, c'est le but : détruire méthodiquement la langue naturelle pour en produire une autre, totalement artificielle, afin de « rétrécir le champ de la pensée ». La traduction par « néoparler » passe à côté : elle détourne l'attention de cet enjeu crucial qu'est, pour Orwell, la relation entre langue et pensée. Le novlangue (appelons-le par son nom) est un ersatz de langue. Une pseudo-langue si l'on veut. Mais c'est bien dans cette langue totalitaire que les habitants de l'Océanie vont devoir désormais et parler et penser.

L'écart entre les préoccupations de la traductrice et la pensée du roman apparaît clairement dans une page cruciale : « Avec le sentiment [...] d'énoncer un axiome capital, [Winston] écrit : "La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Qu'elle soit accordée, et le reste suivra." » Mais dans l'original, la dernière phrase est : « If that is granted, all else follows. » Donc pas « elle », mais « cela (that) ». L'erreur est évidente : ce n'est pas la liberté qui doit être accordée, comme le voudrait Josée Kamoun, mais l'axiome — l'axiome qui

pose « que la liberté est la liberté de dire que deux et deux font quatre ». La précédente traductrice l'avait compris.

Cette erreur sur un pronom est lourde de conséquences. Dans la nouvelle traduction, on n'a guère plus ici qu'une banalité : confronté à la propagande et aux mensonges du régime, le dissident revendique la liberté de dire ce qui est vrai ; par là, il affirme un droit, et ajoute que, si celui-ci est reconnu, quelque chose comme une révolution s'ensuivra. Mais ce qu'Orwell a écrit (et fait écrire à Winston) est quelque chose de très différent, plus original, plus fort, et bien plus dérangeant : il définit la liberté par l'accès à la vérité ; si la vérité disparaît, la liberté meurt.

Winston ne revendique rien. Dans le monde de contrôle parfait et de terreur où il vit, cela n'aurait aucun sens. Son dernier espace de liberté, ce sont « quelques centimètres cube au fond de son crâne ». Mais le pouvoir totalitaire veut s'en emparer. Il dispose pour cela d'une arme absolue : détruire tout rapport à la vérité dans l'esprit du dissident. Car tant que celui-ci continue de tenir pour vrais les constats qu'il tire de son expérience et les jugements qu'il tire de sa raison, le pouvoir totalitaire reste impuissant; aucun pouvoir ne peut changer ce qui est vrai. Pour envahir l'esprit du dissident, il faut qu'il brise son rapport au vrai : qu'il le rende capable de croire que deux et deux peuvent faire cinq, trois, ou soixante-dixneuf. 1984 est l'histoire de ce combat. Mais ce lien essentiel entre vérité et liberté, combien de philosophes aujourd'hui sont-ils prêts à le reconnaître et surtout à en tirer les conséquences ?

Ces failles de la nouvelle traduction sont un symptôme de l'état de la réception d'Orwell en France : il n'y est toujours pas reconnu comme un penseur de premier plan. Depuis des décennies, les meilleurs philosophes anglophones débattent de ses idées : Martha Nussbaum, Judith Sklar, James Conant, Richard Rorty, Michael Walzer, etc. En France, un jugement asséné par Marcel Gauchet résume la situation : « 1984 est un livre admirable pour frapper les imaginations, mais une piètre contribution à l'intelligence du phénomène qu'il dénonce » [1]. Après 68 ans de mépris, 1984 vient d'être reconnu chez nous comme un vrai roman. Quand sera-t-il enfin reconnu comme l'œuvre d'un vrai penseur ?

 Marcel Gauchet, À l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974, Gallimard, 2010, p. 522.

Un Lima noir et brumeux

Est-ce un roman? Peu importe. Autofiction, enquête, polar noir et roman d'apprentissage politique, ce livre se lira sous toutes les étiquettes mais son monde introduit aux plaies les plus profondes du Pérou : l'engendrement de temps que la mise à distance ne rend pas moins soumis, et pour le pire, à une Europe qui feint d'ignorer ce qu'elle a déterminé. De façon sensible et mesurée, ce qui ne passe pas de la réalité de la violence est là. Ce n'est pas un concept sulfureux ou fourre-tout, mais la stricte mécanique érigée en trou noir de la politique globalisée.

par Maïté Bouyssy

Alfredo Pita *Ayacucho* Trad. de l'espagnol (Pérou) par René Solis Métailié, 380 p., 23 €

Alfredo Pita se pose en Espagnol d'un peu partout enquêtant au Pérou là où ce Péruvien de Paris sait ce qu'il en est de ce qui s'enfouit des années de violence, de guerre civile larvée qui lui firent fuir son pays en 1983, quand le Sentier Lumineux et l'arrivée au pouvoir de Fujimori rendaient dangereux le simple fait d'enquêter sur des morts improbables, des cibles supputées, puis les témoins volontaires ou fortuits. Il en parle donc, sous forme d'enquête et de drame, trente ans après, un laps de temps d'une génération, à peine plus que ce qu'il fallut à Didier Daeninckx pour exhumer ses Meurtres pour mémoire de 1983 qui portaient sur la manifestation des Algériens de Paris le 17 octobre 1961. L'actualité pourtant ne dit pas l'affaire close : chaque semaine on tue en Colombie des anciens FARC qui ont accepté de déposer les armes, et cette semaine c'est en Équateur que l'on a tué deux journalistes – et quatorze en Afghanistan, mais dans une autre partie du monde où les similitudes sont plus diffuses.

Les « petites guerres » à bas bruit ne cessent pas, et l'atrocité de ce que l'on inflige aux victimes participe de multiples traditions dans une Amérique latine andine dont la culture de la mort et des sacrifices sanglants autochtone a été relayée par la conquête et une Église baroque inextricablement complice des autorités. Ainsi perdurent des zones grises de ce qu'il est convenu d'ignorer ou de par-

donner au rythme d'arrangements politiques globalisés, jadis la conquête puis la colonisation secouée par les indépendances bolivariennes et au XXe siècle la guerre froide. À chaque occasion, les forces qui en font leur joker s'adressent au monde entier au nom des valeurs du temps pour puiser alliances et aides. Ainsi instrumentalisés à souhait, certains discours actuels en reprennent les antiennes, mais aussi, ce qui est plus grave, les pratiques ; celles des gouvernements « gorilón » des années 1970-1980 œuvraient par le crime au nom de la démocratie et du libéralisme. Les bandes armées qui prospèrent dans les casernes ou les escadrons de la mort vivant sous leur protection font de l'horreur le quotidien, et de l'absurdité la vie ordinaire. Dans le cas du livre, tout se recompose au niveau le plus officiel.

Il est difficile de prendre la plume et de rester crédible quand on a comme prédécesseur et maître en littérature un Vargas Llosa, au besoin truculent, revenu de tout, en diplomate et homme politique qui a vécu à Paris et en Espagne et s'est proclamé autant Espagnol que Péruvien – après avoir été candidat à la présidence de la République en 1990 contre Fujimori. Alfredo Pita joue donc a minima, il se donne pour celui qui reprend sempiternellement ses notes et entreprend de les relire même au cœur de l'action ou quand elles sont supposées dangereuses, cryptées et pas trop planquées : il veut donner l'épure d'une enquête resserrée autour de quelques personnages. L'histoire en redevient purement tragique, sans qu'il s'agisse de ressassement car une ode à l'optimisme (européen) dénoue les épisodes.

À la fois moins dotée dans ses acquis, ce qui peut se lire comme une avancée démocratique, mais

UN LIMA NOIR ET BRUMEUX

aussi plus mobile et mondialisée, ce qui n'est pas nécessairement positif, si ce n'est à l'échelle individuelle, la présente génération des hommes qui furent engagés peut s'en tenir à choisir des pays « où il est possible de lire et d'écrire ». Ce n'est pas qu'écart littéraire car on entend à la fin, non pas comme un happy end, mais, en sourdine, un hymne à l'obstination, que les héritages de lutte transcendent les âges et que des passés familiaux, ici ou là, tous pays confondus, toutes époques additionnées, permettent à la fois la résilience et la reprise des luttes, l'audace téméraire ou la solidarité pertinente. Il y a donc bien une morale de l'histoire sollicitée par l'Espagne de la guerre civile, les luttes péruviennes des années 1930 et ce qu'annonçait déjà le Qui a tué Palomino Molero? de Vargas Llosa (1986). Poser l'exemple dans le vécu de tous n'est plus un jeu d'esprit, rend possible des formes diverses de résistance et consacre au moins le journalisme d'investigation. Mais le libre n'est pas que cela.

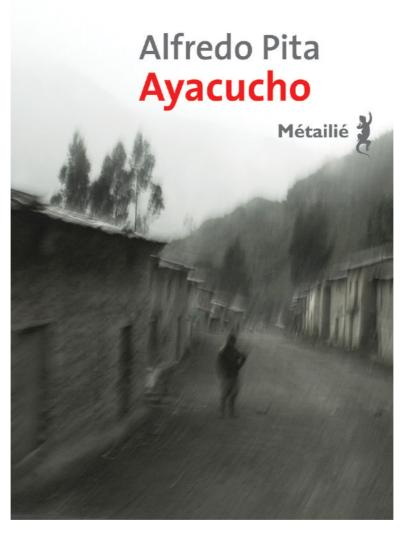
Alfredo Pita impose un monde, une atmosphère, un Lima noir et brumeux plus près du réalisme que du costumbrismo, souvent indigéniste au Pérou comme avec ces pionniers que furent José María Arguedas ou Ciro Alegría. Les codes postromantiques venus de l'académisme espagnol masquent en effet l'immense ignorance dans laquelle on tient l'indigène, l'Indien, dans une zone d'ombre sans autre histoire que la misère et la mort, plutôt que de leur supposer un vouloir-être quelconque, avoué, possible. Ici, on entrevoit des personnages métis, et le facteur de la langue est toujours mentionné, connotant, mais si l'on chante et parle quechua, c'est surtout dans des orphelinats du dernier secours et c'est bien parce que le regard réaliste strict les sait seuls payants, seuls perdants.

Par ailleurs, le poids du passé et du passé hispanique est là, par l'évêché qui a investi Ayacucho, « le coin des morts » en langue quechua, la ville andine aux 37 églises, et parce que c'est le lieu mythique de la constitution du Pérou, selon la paix dite d'Ayacucho – disait-on au XIXe siècle, alors que les patriotes nationalistes en font présentement une bataille aussi improbable qu'héroïque. Il reste que c'est là qu'en 1824 se termina, sans doute par un accord tacitement négocié, le passé colonial du Pérou mais dans des conditions satisfaisantes pour les créoles jusque-là fidèles à la monarchie espagnole et sous des formes assez éloignées de la furie révolutionnaire des patriotes, le simple général Sucre

dirigeant des troupes abandonnées de Bolívar et de San Martín et deux superbes chapitres en présentent la commémoration.

La retenue toute classique du texte, sa platitude voulue, un rythme à la Juan Valera, n'est pas un retour masqué aux pratiques sans état d'âme d'un monde policé et dominant. La nouvelle génération latino-américaine n'a pas rompu qu'avec les idéologies, elle n'accepte pas pour autant des guerres sales. Dès lors, la factualité érigée en moteur de la narration n'est pas qu'adhésion aux sirènes d'un libéralisme sans rivage; des suites possibles, le futur du passé engagent latéralement une raison d'espérer. Chez Alfredo Pita, le temps, le découpage, la retenue non dépourvue de souffle, animent un esprit de survie où tout drame est en suspens et l'intrigue une ostension – au sens religieux – de ces choses ignobles et abjectes qu'il faut savoir sans s'en tenir à l'obscénité de la monstration. Démonstration alors que toute cette histoire de reportage sur le système de massacres mis en place dans une région qui fut particulièrement affectée par le Sentier Lumineux et plus encore meurtrie par la reprise en main d'un territoire parsemé de maisonnées dont on ne savait trop les complicités. Devant le mutisme, l'incohérence des tueries, la barbarie des ripostes, le pouvoir et ses complices multiples menèrent la reprise en main selon les meilleures méthodes des chefs militaires versés dans l'art de la terreur avec l'aide des conseillers américains. C'est alors que les têtes des intégrismes de tous bords, sous la houlette des forces les plus réactionnaires de l'Église catholique armée de l'Opus Dei, ici présent sous la soutane d'un évêque plus stratège que complice et adepte de basketball, sont à la manœuvre.

Mais on ne lit pas ce livre dûment nourri que pour ses péripéties. L'amour des lieux, l'authenticité des maillons par où se glisse la réalité et se faufile l'enquête, prévalent. Les personnages restent plausibles même s'ils sont réductibles à leur destin sous le poids du danger ; ils en deviennent tout blancs - comme ces volontaires venus de France ou d'Espagne, religieux ou médecins au travail dans des lieux impossibles – ou tout noirs, comme leur logique l'impose. Les situations exposées au fil des découvertes et recoupements n'en restent pas moins crédibles que les figures évoquées, insérées dans leurs habitudes, leur milieu, accompagnées de leurs proches. En cela, le livre fait bien roman, pierre apportée à ce à quoi on ne saurait assez accorder d'importance dans le



UN LIMA NOIR ET BRUMEUX

brouhaha des choses terribles propres aux guerres civiles dont la structuration enjambe les continents et les époques.

Quant au genre posé, Alfredo Pita en joue, se désignant lui-même sous son nom comme journaliste parisien – ce qu'il est – et donc double avoué du reporter espagnol, lequel ressemblerait par sa biographie familiale à José Manuel Fajardo, dont il fait un membre de son groupe d'amis ; Fajardo, notons-le, est le parfait double du moi de l'auteur : il est également publié aux éditions Métailié et ses livres cavalcadent sur les thèmes de l'identité, de l'appartenance nationale, les circuits des hommes pris dans la violence, tant au XVIe siècle des conversos qu'au XVIIIe des pirates, et cela de la Méditerranée à l'Atlantique. La Lettre du bout du monde comme Les imposteurs puis la violence de l'ETA basque (Les démons à ma

porte) y reviennent comme une pierre d'achoppement obsédante. Parmi les modèles, il ne faut pas oublier Julio Ramón Ribeyro, grand conteur devant l'éternel dont on raconte les adieux à Paris puisqu'il a choisi de ne pas y mourir, contrairement à son ancêtre César Vallejo (mort en 1938). Ainsi tourne un monde non seulement binational mais bicontinental, auguel, car il est cité et est un ami de l'auteur, on peut donner une image connexe par l'œuvre du peintre Herman Braun-Vega, dont on vient de voir une superbe mais brève rétrospective à Paris, début avril à l'Unesco, salle Joan Miró; cet artiste s'est fait fort, lui aussi, de manipuler les citations picturales et de perturber les systèmes de référence pour rester dans l'intelligence sensible de la contemporanéité.

Ainsi est cité le cercle des Péruviens de Paris amis d'Alfredo Pita. Ainsi se fondent les écoles, reflet d'un temps et décantation de ce que le ressac délivre.

Entretien avec Gabriel Tallent

My Absolute Darling, premier roman de Gabriel Tallent, met en scène un père incestueux et sa fille adolescente, avec en arrière-fond l'époustouflante beauté du comté de Mendocino, en Californie du Nord. En attendant Nadeau s'est entretenu avec l'auteur à Paris.

propos recueillis par Steven Sampson

Gabriel Tallent
My Absolute Darling
Trad. de l'anglais (États-Unis)
par Laura Derajinski
Gallmeister, 464 p., 24,40 €

Quelle est l'origine de ce livre ?

Je voulais écrire un roman conceptuel plus important sur le réchauffement climatique, et sur le fait que la violence vient de l'idée que le monde nous appartient. Turtle (l'héroïne du roman, âgée de quatorze ans) était l'un de ses personnages. Ensuite, j'ai décidé de me centrer sur son histoire à elle.

L'inceste serait-il alors une métaphore ?

Notre incapacité à préserver les espaces sauvages, ainsi que la violence contre les femmes, traduisent ce sentiment qu'on a le droit de faire tout ce qu'on veut, que le corps des femmes nous appartient, comme leur attention et leur cerveau. Et donc on vit leur indépendance comme une agression. Les violeurs disent que lorsqu'ils voient une belle femme indépendante, cela leur fait mal, ils se sentent dépossédés.

À moi aussi, voir une très jolie femme me fait mal.

Là, on entre dans le domaine de la philosophie morale, je ne m'y aventurerai pas. Je crois tout simplement qu'il ne faut pas blesser les autres. Qu'il faut œuvrer pour un monde où les gens sont plus en sécurité. C'est bénéfique pour tous les êtres. On a tendance à oublier qu'à l'origine le féminisme faisait partie d'un mouvement de libération vis-à-vis des systèmes de contrôle patriarcal. Alors qu'aujourd'hui les féministes sont souvent dépeint(e)s comme les ennemi(e)s du sexe et du plaisir. C'est faux.

Le lecteur pourrait-il s'identifier à Martin, le père de Turtle, en éprouvant du plaisir lors du récit de leurs ébats ?

La fiction n'est pas la propagande, donc ça laisse la porte ouverte aux mauvaises interprétations, ça fait partie du jeu, c'est le risque qu'on court. Pour ma part, j'ai souhaité éclairer la dignité et l'innocence de Turtle. Faire mal à quelqu'un de cette manière n'est pas sexy : en explorant la réalité de la blessure, on l'expose.

Que ressent-elle pour son père?

Elle l'aime. L'histoire tourne autour de sa résistance alors que celle-ci paraît impossible, il s'agit de maîtriser son cœur et son âme, mais la difficulté tient à une situation où elle aime quelqu'un qui lui fait mal, donc elle se sent partagée et perdue. Pour réussir, la fiction doit être à la hauteur de ce sentiment. Il faut montrer tout cela, sans justifier la violence.

Votre mère enseigne l'écriture à Stanford, dans le programme créé pour Wallace Stegner, l'auteur de L'envers du temps. L'avez-vous lu?

Être écrivain, c'est avoir peu de temps pour lire. En préparant ce livre, j'ai entrepris quelques énormes projets de lectures : Proust, Dostoïevski, Anne Carson et Sharon Olds (*The Gold Cell*). Un camarade de fac m'a dit qu'Olds avait tué le féminisme, mais je crois qu'il y a quelque chose de très fort dans sa vulnérabilité, ce qui m'a rassuré, parce je m'étais demandé ce qu'était devenu le féminisme. Et sinon, j'ai aussi lu *Beloved* et *Moby Dick*.

Pourquoi Dostoï evski?

Pour le personnage de Martin : il lui fallait ce tempérament explosif, c'est un être blessé dévoré par les idées. Hemingway avait dit de



ENTRETIEN AVEC GABRIEL TALLENT

Dostoïevski qu'il n'écrivait pas juste, tout en suscitant des sentiments profonds.

Que pensez-vous de Hemingway?

Je viens de lire une biographie de lui parce que je fais des recherches dans le domaine des traumatismes crâniens : le héros de mon prochain roman est un alpiniste qui souffre d'une dépression suite à un accident de ce genre. Je récuse la lecture conventionnelle de Hemingway, à savoir qu'il fut un macho, cela me fatigue. Ses nouvelles méritent mieux que ça, de même pour *Le soleil se lève aussi*, bien que ce livre soit problématique à cause de son racisme. Et puis il a cette héroïne incroyable. Mais je ne laisserai pas ses livres trop entrer dans mon cœur.

Et Proust?

L'amour du narrateur pour Albertine se réduit à l'idée qu'il se fait d'elle. Cela rejoint mon analyse de *Pamela*, où le libertin Mr. B emprisonne l'objet de son amour. Non content de posséder son corps, il cherche à dominer son esprit, à être aimé. On voit ainsi que les technologies de contrôle sont souvent exploitées par les héros masculins. Cela m'a aidé dans l'élaboration du personnage de Martin.

Votre enfance – vous avez été élevé par deux mères – a-t-elle influé sur cette histoire ?

Je ne crois pas. J'ai été élevé par des féministes lesbiennes de la vieille garde. De nombreuses femmes sont arrivées dans le comté de Mendocino où j'ai grandi pour former des communautés. Il s'est agi d'un moment très particulier dans l'histoire du féminisme : il y avait une profonde suspicion de la culture homosexuelle masculine ainsi que des hommes en général. À ce propos, la pensée d'Angela Carter compte beaucoup pour moi.

Par exemple?

La femme sadienne est un livre perturbant, mon Dieu! C'est une critique féministe de Sade assez surprenante. Elle prétend que le marquis a vu juste en exposant les traditionnelles vertus féminines comme des entraves dont il faut se débarrasser. Mais elle trouve répugnante la solution proposée, à savoir que la femme devrait être machiavélique, en utilisant son pouvoir de séduction

à son avantage. Donc elle est dégoûtée par toutes les alternatives.

Il y a quelque chose de sadien dans le comportement de Martin, notamment lorsqu'il kidnappe une fille de dix ans et oblige Turtle à tirer sur elle.

Les gens sadiques sont souvent dans la répétition. C'est pour cela que la lecture de Sade est d'un ennui paralysant. Il ne cherche pas à raconter une histoire mais à revivre le même instant en boucle. Je considère Martin comme quelqu'un qui souffre et qui donc ne peut voir sa fille clairement, tellement il est préoccupé par sa propre blessure. Ce qui fait de lui un homme cassé et redondant.

Turtle est experte dans la manipulation et l'entretien des armes à feu.

Pour préparer mon roman, j'en ai acheté plusieurs, et j'ai passé beaucoup de temps à tirer. Enfant et adolescent, je l'avais fait un peu, comme beaucoup de gosses. Mais là, je suis allé dans les magasins d'armes et sur les champs de tir, je m'entraînais deux jours par semaine. Et puis, il y a un désert près de chez moi où l'on peut tirer.

Pourquoi donner autant d'importance aux armes?

Martin est survivaliste. Pour son attitude relativement au réchauffement climatique, ce mouvement est intéressant. Ils ont raison sur l'idée que la civilisation contemporaine occulte le problème, donc on peut comprendre leur désir de sécession, même si je ne suis pas d'accord.

Le comté de Mendocino ne correspond pas aux stéréotypes socioéconomiques.

Dans le Nord-Ouest Pacifique, il est difficile d'identifier les strates socioéconomiques, surtout vu de l'extérieur. Il y a beaucoup de cols blancs qui mènent une existence assez rurale.

Grandir auprès d'Elizabeth Tallent a-t-il influencé votre style ?

On lisait Dickens autour du feu, entouré par nos chattes Mavis et Cixous, nommées d'après une diva pop et une romancière française féministe. Cela a été une formidable éducation en matière de construction des récits. Mes deux mères ont

ENTRETIEN AVEC GABRIEL TALLENT

insisté sur l'importance de voir la complexité des phénomènes, les nuances.

Vos personnages vivent dans la nature, se procurent leur nourriture en chassant, réparent leurs maisons et se soignent tout seuls. Mais de nombreux Américains sont obèses, font leurs courses chez Wal-Mart et mangent au McDo.

Je suis d'accord, ils ont des problèmes de santé. Il y a des dysfonctionnements systémiques qui sous-tendent les enjeux socioéconomiques et médicaux de mon pays.

Votre roman est technique sans être ennuyeux. En cela, il fait penser à Melville.

Melville est mon mec. Je trouve *Moby Dick* brillant. Ismaël ne se passionne que pour la chasse à la baleine, il n'en a pas honte, c'est cool.

Pendant deux ans, vous avez déblayé des chemins dans les forêts du Nord-Ouest, principalement les Cascades. Cette expérience vous a-t-elle aidé dans la construction du roman?

Oui, même si j'ai décidé de situer ce livre dans une autre région, celle où j'ai grandi.

Y a-t-il beaucoup de rescapés de la Silicon Valley dans le comté de Mendocino ?

Quelques-uns. Dans la ville d'Albion, il y avait le magazine *Country Woman*. C'était un journal féministe qui a attiré de nombreuses lesbiennes à Albion, où elles se sont établies, achetant des terres de façon communale, construisant des pavillons. J'ai grandi dans l'une de ces maisons, bâtie par Gloria [sa seconde mère] : elle est magnifique, sur le bord du Pygmy, un écosystème exceptionnel.

Quelle est la spécificité géologique de cette région ?

Mendocino est remarquable parce qu'il est situé à côté de l'océan. En quittant la côte, on remonte une série de gradins dont chacun contient sa propre flore et sa propre faune. D'abord, il y a une cuvette de marais, système divers et étrange; ensuite, il y a des criques et des ri-

vières remplies de salamandres qu'on peut attraper ; plus loin, il y a les forêts de séquoias géants, où crapauds à ventre flamboyant se promènent, c'est assez magique. Mais les séquoias dévorent toutes les ressources, créant un espace vide, comme la voûte d'une cathédrale. En remontant plus haut, on trouve des forêts de chênes, dans lesquelles vivent des araignées « saratoga », parents préhistoriques des tarentules, ainsi que des scorpions.

On décèle dans le roman une certaine tension entre les ex-citadins et les autochtones. Par exemple, Turtle traite son ami Jacob de « larve pourrie gâtée » et d'« espèce de sale petit con de pourri gâté ».

Turtle est quelqu'un de blessé. Dans la vraie vie, il serait très difficile d'échanger avec elle à cause de sa méfiance. Elle est fine observatrice, elle survit grâce à sa capacité de comprendre ses interlocuteurs. C'est son unique passe-temps: tout ce qu'elle fait, c'est lire les autres, elle croit que sa vie en dépend. Donc les adultes lui sont complètement lisibles. En même temps, elle est combattive et réservée. La figure de la femme peu aimable est bien connue dans la fiction, Turtle en fait partie, même si nous l'oublions, à cause de notre situation privilégiée.

Jacob essaie de l'éduquer en lui donnant son exemplaire de Marc Aurèle.

Cela reflète ses intérêts à lui. Turtle ne pourrait se libérer à travers la pensée. On aurait voulu qu'elle lise certains auteurs, on a envie de lui dire : « s'il te plaît, lis Simone de Beauvoir, lis Rebecca Solnit ». Ce serait génial de lui montrer Ces hommes qui m'expliquent la vie. Mais on ne peut pas, c'est ça la tragédie.

« My Absolute Darling » est génial comme titre.

Il rappelle ce que nous avons dit sur Proust : aimer quelqu'un, c'est aimer l'idéal à l'intérieur de soi. Par ailleurs, dans certaines traductions de Tolstoï, le nom du cheval de Vronski est « *My absolute darling* ».

On admire aussi le surnom de votre héroïne.

Les tortues me paraissent insaisissables, inquiétantes, merveilleuses. Elles ont quelque chose de la sagesse et de l'intériorité que cherche Turtle, en quête de patience et de clarté.

Éloge du changement

La parution d'Acceptation clôt La Trilogie du Rempart Sud, entamée avec Annihilation (2016) et continuée avec Autorité (2017). Si des explications à l'existence de « la Zone X », région aux anomalies bouleversantes, sont esquissées, l'enjeu de cet ultime tome est ailleurs : dans la tentative de décrire l'inconnaissable, et dans l'usage de la science-fiction comme illustration de certaines considérations politiques, inspirées entre autres par L'Insurrection qui vient.

par Sébastien Omont

Jeff VanderMeer

Acceptation. La Trilogie du Rempart Sud 3

Trad. de l'anglais (États-Unis)
par Gilles Goullet

Au Diable Vauvert, 380 p., 23 €

Annihilation racontait la confrontation à l'incompréhensible, à l'inconnaissable, se heurtant constamment à la difficulté même de formuler ce que les personnages rencontraient. Une expédition explorait la Zone X, bande côtière du Sud des États-Unis étrangement modifiée, différence radicale impossible à éliminer ou à assimiler, ayant été isolée par le gouvernement. Autorité inversait le point de vue en considérant la zone depuis l'extérieur, depuis le Rempart Sud, agence gouvernementale chargée de la surveiller et de l'étudier. Acceptation ressert l'espace et le temps : certains personnages principaux sont de retour dans la zone et s'y retrouvent obligés d'interagir avec elle en profondeur, sans plus pouvoir la fuir ou la rejeter. Des chapitres alternés reviennent sur les jours précédant sa naissance, et dévoilent une expédition clandestine menée juste avant le début du premier livre. Une virée qui, alors qu'il y a eu « plusieurs onzièmes expéditions », n'a même pas droit à un numéro.

Ce dernier tome revient donc sur des genèses plutôt que de proposer un dénouement. L'incertitude sur le sort du monde reste maintenue dans les dernières pages qui reviennent juste avant le début d'*Annihilation*, sous-entendant que le sens des parcours des personnages compte plus que la résolution des mystères. Mais le sens ne cesse de se dérober. Ce qui est fondamentalement autre, étranger à l'humanité, échappe à ses mots.

Bien plus que sur l'origine de la zone, le livre insiste sur sa présence, à laquelle les personnages ne peuvent se dérober, sous forme de « luminosité », ou de manifestations insupportablement étranges, dans une nature exubérante, luxuriante, à peu près normale dans une région subtropicale, mais ponctuellement extrêmement dérangeante parce que frôlant sans cesse les limites du concevable pour les personnages dont le point de vue nous la restitue. Le texte en devient très inhabituel. Tournant autour de l'inexprimable, son propos semble être toujours plus loin, au-delà de ce qu'on vient de lire. Dans la phrase suivante, puis encore dans la suivante.

Un indice sur la signification de ce qu'on a lu nous est paradoxalement donné après la fin du livre. Pour une fois, les remerciements – de plus en plus figures imposées - ne sont pas qu'un retour nauséeux à la platitude du réel, comme des portes de saloon battantes expulsent un ivrogne qui s'attardait à rêver aux étoiles sur le seuil. Jeff VanderMeer y livre cette information étonnante : il a puisé « dans L'Insurrection qui vient, dont l'influence a été énorme sur la manière de penser d'Oiseau Fantôme dans le roman et qui est cité ou paraphrasé à quelques endroits ». L'Insurrection qui vient, ce manifeste anonyme qui a suffisamment inquiété – ou inspiré – l'État sécuritaire français pour qu'il imagine une internationale terroriste dans le groupe de Tarnac. Cette œuvre subversive a donc aussi influencé un romancier américain de science-fiction qui voulait écrire sur une nature modifiée par une force inconnue, insaisissable et incompréhensible. Julien Coupat en agent extraterrestre serait une superbe représentation de la paranoïa policière. Ou de sa tendance à la provocation.

ÉLOGE DU CHANGEMENT

Ce personnage d'Oiseau Fantôme est un clone, un double d'une des participantes à la douzième expédition, la biologiste, à la fois elle – le doute est maintenu dans Autorité - et pas elle. Encore un support rêvé pour la paranoïa. Dans La Trilogie du Rempart Sud, les êtres peuvent changer radicalement à l'extérieur ou à l'intérieur. Quand quelqu'un ressort de la Zone X, on n'est jamais sûr de rien. La biologiste pour autant continue à exister à l'intérieur de la zone, où elle recherche son mari qui faisait partie de « la dernière onzième expédition », mais elle ne rencontre à la place qu'un hibou - celui qui, débordant de la couverture de l'édition française, bouscule aussi graphiquement les habitudes du lecteur. Elle acceptera le changement provoqué par l'influence de la Zone X pour devenir autre chose. Comme John Rodriguez, l'ex-directeur du Rempart Sud, qui se fait appeler « Control » pour conjurer le sort qui fait qu'il a du mal justement à garder le contrôle sur les choses, qu'il finit toujours par échouer. Il prend ses ordres auprès de « Central », l'organisme qui dirige le Rempart Sud. Or, Central, pour lui, ce n'est pas seulement l'autorité professionnelle et étatique, c'est aussi la loi de la lignée : ses grand-père et mère ont été de ses dirigeants. On apprendra qu'ils ont à voir avec le Rempart Sud.

Un autre chef de Central est lié à la Zone X : Lowry, seul survivant de la première expédition, ce qui lui a permis de grimper les échelons cabalistiques de l'agence. Bien qu'Acceptation ait été publié en anglais deux ans avant l'élection de 2016, le personnage a quelque chose de fondamentalement trumpien. Par son physique : « Sa crinière dorée désormais grisonnante plus longue. La tête solide, déterminée, posée sur un cou épais », par son narcissisme tapageur et brutal, par sa paranoïa et sa tendance à la manipulation les suggestions hypnotiques jouent un grand rôle. Mais surtout par sa possible nature d'agent double. Celui se présentant comme un parangon de pugnacité n'est-il pas finalement - comme Trump avec la Russie - au service de ce qu'il prétend combattre ? Le retour d'un téléphone ancien, trace d'un passé qu'il préférerait oublier, le laisse penser. Jackie et surtout Jack Severance (« rupture » en anglais) révèlent également particulièrement toxiques en matière de transmission, puisqu'ils poussent le jeune John (prénom dont le diminutif est « Jack »), leur fils et petit-fils, à vivre dans un monde de faux-semblants.

Face à des figures viciées, friables de l'autorité, qui s'avèrent complices de ce qu'elles dénoncent comme le Mal, tous les personnages principaux sont des dissidents qui ne se sentent à peu près bien que dans la marge. Voués par conséquent à la Zone X. Control, on l'a dit. La psychologue, qui multiplie les dissimulations, y compris et surtout vis-à-vis de ses supérieurs. Son adjointe dévouée, Grace, noire, lesbienne et boiteuse. Quant à la biologiste, la psychologue l'a recrutée justement pour son caractère asocial, espérant que ce serait une arme, un atout face à la Zone X. Sa réplique, Oiseau Fantôme, a hérité de la même méfiance vis-àvis de la société et du même goût pour la nature, mais paraît plus libre, plus adaptée, et donc plus heureuse, comme une forme plus réussie. Enfin, le gardien du phare, qui sera à l'origine de tout et porte en lui « luminosité », est un pasteur défroqué cachant son homosexualité.

Finalement, la seule attitude possible, raisonnable, souhaitable face à l'inconnu semble bien être l'acceptation. Qu'il reste une part d'inexpliqué, d'inconnaissable. D'abandonner les schémas et les directives d'autorités sclérosées et illégitimes. De quitter le rempart - notion si occidentale, du containment au mur du Rio Grande, des vieux parapets à la ligne Maginot – pour se laisser envahir, se laisser voir, par la « luminosité » ; pour accepter aussi une nature susceptible de devenir monstrueuse, dangereuse, mais qui est surtout autre. L'attention à la nature est essentielle dans La Trilogie du Rempart Sud, à travers ce qu'est la Zone X, à travers la biologiste et Oiseau Fantôme - le nom qu'elle s'est choisi désigne les oiseaux des espèces très rares ou possiblement éteintes sans certitude.

Annihilation, Autorité et Acceptation peuvent être lus comme une fable hermétique, une métaphore complexe et mouvante où domine l'idée du consentement à la déstabilisation radicale, au bouleversement. Au changement. Le vrai, pas ce que la contre-révolution ploutocratique assène indéfiniment comme des « réformes nécessaires ». La psychologue l'écrit au gardien du phare à la fin du livre : « l'acceptation l'emporte sur le déni, et peut-être y a-t-il aussi làdedans un acte de résistance ».

La poésie de Dubillard : réédition et inédits

Homme de théâtre, Roland Dubillard fut aussi un poète remarquable. La collection « Poésie » de Gallimard réédite en un volume ses deux recueils. Parallèlement, la revue Europe a consacré un numéro à cet auteur, incluant des textes inédits. L'occasion de prendre la mesure de cette voix singulière et saisissante qui s'est essayée à plusieurs genres d'écriture.

par Sophie Ehrsam

Roland Dubillard Je dirai que je suis tombé suivi de La boîte à outils Poésie/Gallimard, 348 p., 8,30 €

Roland Dubillard – Arthur Adamov *Europe*, janvier-février 2018, 380 p., 20 €

« Je dirai que je suis tombé » : ce titre correspond à la logique contre-intuitive des poèmes de Dubillard. Le futur précède le passé et maquille en chute quelque blessure. Robin Wilkinson, dans la revue Europe, y voit aussi le signe de la « dubitation », une phrase allant de la promesse à l'abattement. Tout est susceptible de tomber – un homme, la pluie, une maison, une feuille - et, partant, tout a sa place en poésie. Jean-Pierre Siméon appelle cela « la récusation formelle dans la saisie du réel de l'anthropocentrisme ». Dubillard ne serait pas le premier poète à scruter paysages ou objets, mais ici tout « organique », corps soumis à la gravité, d'où le motif récurrent de la chute.

Le poème « Des choses qui se cassent » illustre cette vision d'un monde plein de contacts, voire de chocs, et de chutes. La cassure intéresse moins Dubillard que le changement d'état ou de forme, d'où l'omniprésence de l'élément aquatique. C'est si vrai que François Regnault, s'appuyant sur une analyse de la pièce *Les Diablogues*, assimile Dubillard à un présocratique, héritier d'Héraclite (d'ailleurs mentionné dans « Liquides »). Dans les deux recueils, l'eau, avec son corps fluide sans membres, s'insinue partout, définie en creux ou par bribes, jaillissant d'un poème à un autre. « *Je vais vous dire ce qu'est l'eau | quand elle n'est pas là : | L'eau, c'est ce qui manque*; *| C'est ce qui manque, même | Si*

son tempérament la dispose à être / Non seulement ici, cher ami, mais partout. » (« Ce qui manque à l'eau », La boîte à outils).

Lire Dubillard, c'est se confronter à l'impermanence des choses et des êtres, au doute, au théâtre comme en poésie. Au nombre des auteurs qui l'ont influencé figurent d'ailleurs Shakespeare et Victor Hugo, eux aussi dramaturges et poètes. Lire Dubillard est une « défamiliarisation » d'éléments parfaitement identifiables et, partant, une lecture éminemment poétique. Étuis de violon (dans le poème « Tenir en laisse », dans la pièce Le Jardin aux betteraves), peignes, clous dans des planches ou dans leur boîte peuplent un univers où rien n'est inerte ; formidable réservoir d'images insolites qui font appréhender les choses sur un mode inattendu, drolatique ou inquiétant. « Est-ce pour épargner au ciel / la vue du sommet de ton crâne / que tu portes ce grand chapeau? » (« La robe de la Sagesse », Je dirai que je suis tombé)

Hommes, éléments et objets se confondent : « Je vous offre mon dos de pierre : / Je ne me rappelle pas mon visage. » (« Fatigue », La boîte à outils) Parfois les mots semblent se confondre, quand Dubillard joue sur les homophones. Outre le mouvement vertical de la chute, la dynamique qui sous-tend les poèmes est souvent celle de l'entrée et de la sortie, du contenu et du contenant, du dehors et du dedans, qui englobe des images sexuelles (ainsi le bouton-pression, image du coït) mais prend des dimensions bien plus larges. Michel Corvin, qui voit dans l'élément aquatique une métaphore de la parole, analyse l'œuvre théâtrale de Dubillard sous cet angle ; faut-il intérioriser l'extérieur (par l'expérience du monde) ou extérioriser l'intérieur (par la création)? On retrouve une dynamique similaire dans l'œuvre poétique. Cette dialectique du dedans et

ROLAND DUBILLARD

Je dirai que je suis tombé

suivi de La boîte à outils







Roland Dubillard © Jacques Sassier

LA POÉSIE DE DUBILLARD

du dehors déploie un monde à 360 degrés et aussi une dimension temporelle, l'avant et l'après : « Les noyaux des pruniers se souviennent des fleurs. » (« Femme au secours d'un homme », La boîte à outils) Pour quelqu'un qui a été acteur en plus d'être écrivain, le rapport au corps, à ce qu'on en voit, à ce qui en émane (y compris la parole) est fondamental. La mort n'est pas absente ; c'est l'ultime fermeture. « L'homme pour s'achever ailleurs / Ne compte pas sur le parcours par lui de son espace, / C'est de l'intérieur, par son parcours d'heures, / Qu'il use son corps et que son corps l'efface. » (« Dernière usure », La boîte à outils)

Au fond, la poétique de Dubillard tient peut-être dans cette réflexion publiée dans *Europe* (« Le langage des oiseaux », extraits inédits des *Carnets*):

« Le langage est-il une serrure pour l'œil? Ou pour l'oreille? En tout cas pour un organe ouvert sur le dehors?

- Non. Le langage est un rêve de l'œil, ou de l'oreille ; le dehors, il l'enferme. Il faut renoncer

au langage pour éprouver le monde ; (pas pour en faire la preuve) »

Le langage ne donne pas accès à des dimensions cachées du réel, mais tente d'en capturer un aspect, auxiliaire puissant de la vue et de l'ouïe. « Ce qui entre par l'œil / ressort aussi par l'œil./ Mais, après la machine à coudre, / entré puis ressorti, le fil n'est plus le même. » (« La robe de la Sagesse », Je dirai que je suis tombé) Le langage, tel un rêve, tel une musique, échappe à la logique infernale des enchâssements. Même couchés sur le papier, « les mots ne dorment pas », « les mots s'en vont ».

Les mots suivent leur propre destin, d'un auteur à l'autre ; « Adieu, centaure de ma royauté ! » pourrait être une devinette : quelle œuvre de Shakespeare se cache derrière cette citation de Dubillard ? Ainsi, l'œuvre de Dubillard perdure non seulement dans les yeux des lecteurs et les oreilles des spectateurs, mais aussi en inspirant peut-être de nouvelles plumes, comme en témoignent quelques poèmes « à la Dubillard » nés de projets de classes, publiés dans Europe et sur le site du Potager des revues.

Souvenirs du Livre des morts tibétain

Durant les dernières années de sa vie, <u>Elias Canetti</u> était hanté par l'idée d'un livre à écrire, le livre contre la mort, qui serait, dit-il, le livre de sa vie. L'inédit qu'il laissa, composé de fragments comme autant de réflexions sur les fins dernières, tournait autour d'une certitude : le monde serait réduit à néant à l'instant même où il admettrait l'existence de la mort.

par Linda Lê

Kim Hyesoon

Autobiographie de la mort

Trad. du coréen par Koo Moduk
et Claude Murcia
Présentation de Koo Moduk
Circé, 95 p., 12 €

Avec Autobiographie de la mort, c'est aussi un livre contre la mort qu'a écrit la poète coréenne Kim Hyesoon – un livre conçu peut-être pour éloigner les furies tourmenteuses karmiques qui, dans le Bardo Thödol, Le Livre des morts tibétain, vous poursuivent et sèment la terreur.

Les lecteurs auxquels l'univers de Kim Hyesoon est déjà familier, ceux que n'ont pas rebutés des titres comme Dentifricetristesse Crèmemiroir et Ordures de tous les pays, unissez-vous, ont eu l'occasion de prêter l'oreille à la voix singulière de cette ironiste tellement attachée à bouleverser l'ordre naturel des choses, de cette expérimentatrice qui s'obstine à créer un monde où tout se brise, se disperse, se lézarde, où tout semble en lambeaux, en mille morceaux. L'humour inquiétant de Kim Hyesoon, son érudition qui perce sous ses apartés pleins d'angoisse (« Allô ? Avezvous commandé la tristesse? Ou l'angoisse, dites-moi / Avez-vous bien commandé un air froid pour douze fantômes? »), ses aveux et anathèmes (« Je suis la championne des adieux / Je suis un corps qui a créé un enfant destiné à la mort / Je suis une machine à faire des soustractions / Avec moi n'importe qui devient moinsn'importe qui »), ses métaphores funèbres et ses images glaçantes (« les poètes que je respecte restent accrochés à la mort par le cordon ombilical »), ses inventions verbales, ses sidérantes confessions (« Moi cochon / Cochon exhibitionniste / Je partage mes déchets avec mes lecteurs / Touchez rien n'est plus doux / S'il vous plaît accrochez en l'air ce que j'ai écrit comme on accroche un cochon »), son obsession des fantômes qui se répandent comme la neige de printemps et se vengent, tout chez elle éveille une curiosité nullement morbide, mais génératrice d'un chamboulement comme il s'en produit assez rarement dans une vie de lecteur, qu'il soit un critique sourcilleux ou non (« Bonjour cher critique qui transformez mon poème en bateau de papier et le faites flotter sur l'eau impure », écrit-elle dans Dentifricetristesse Crèmemiroir).

« Être poète, c'est sans doute nager à contrecourant dans l'océan dit Réalité, ou c'est flotter au-dessus », a-t-elle déclaré un jour à propos de sa poésie. Et d'ajouter que le poète puise la tristesse, l'étrangeté, l'atrocité et la mort dans ce monde. Dans Ordures de tous les pays, unissezvous!, elle fait allusion à ses poèmes comme à ce qui lui a sucé les moelles, ce pour quoi elle a fait le sacrifice de sa substance vitale, sans craindre d'employer les images les plus viles, ni de descendre dans les profondeurs de ce qui pourrait paraître nauséabond, répugnant.

Autobiographie de la mort, le dernier recueil de poèmes de Kim Hyesoon à voir le jour dans une version française, due à Koo Moduk et Claude Murcia, qui n'a certainement pas été simple à mener à bien, demande au lecteur de convoquer quelques souvenirs de lecture, ceux liés au Livre des morts tibétain.

De même que ce texte fait appel au nombre symbolique 49, les 49 jours du *Bardo*, c'est-à-dire l'état intermédiaire, incertain, entre la mort et la renaissance, le recueil de Kim Hyesoon est composé de 49 poèmes, décrivant les événements extérieurs ou les soubresauts intérieurs durant 49 jours. La poète était atteinte d'une grave maladie

Kim Hyesoon

Autobiographie de la mort

Ce matin ton pyjama caché sous le lit pleure tout seul faiblement

Ton cercueil rempli d'eau Tu l'as déjà quitté

Empreinte de ta tête sur l'oreiller de lune Empreinte de ton corps sur la couette de nuage

Alors une fois que je suis partie ne me dis pas de ne pas partir Alors une fois que je suis entrée ne me dis pas de ne pas entrer

Circé

SOUVENIRS DU LIVRE DES MORTS TIBÉTAINS

au moment où elle écrivait ce qui ressemblait à une tentative d'expérimenter les trois *Bardo*: le *Bardo* du moment de la mort, celui de l'expérience de la Réalité et celui de la recherche de la renaissance. Prenons l'orpheline du huitième jour. Il est dit: « *Tu grandis en appelant la mort maman. | Tu bois du jus de mort et comptes des graines de mort.* » Le onzième jour, on apprend que « *la naissance est toujours une chute* », « *la mort est un envol* ». Le vingt-deuxième jour est celui de Séoul, du livre des morts. Au quarante-deuxième jour, « *ton amant mort te propose une rencontre. Il te propose une rencontre dans un café. Il te propose*

une rencontre dans les toilettes. Il te propose une rencontre dans un hôpital. Il te propose une rencontre dans un pays étranger...»

La Corée spectrale de Kim Hyesoon est une contrée de nulle part. La bouche d'ombre qui s'y fait entendre a des accents qui suscitent une certaine terreur, mais le lecteur traverse les 49 jours d'état crépusculaire comme subjugué par la manière dont la poète évoque notre misère, notre indignité, mais aussi notre drôle de façon de nous colleter avec la mort. Elle s'y emploie en faisant appel à son sens de la dérision, et en tentant d'échapper à sa profonde intranquillité qu'elle masque en nous laissant croire que ses poèmes ne sont qu'un lieu incertain, ambigu, désinfecté...

Un théâtre dont le cœur est la poésie

Christian Schiaretti succède à Roger Planchon à la tête du TNP Villeurbanne en 2002 après avoir dirigé la Comédie de Reims où sont nées les premières Langagières conçues avec Jean-Pierre Siméon, un poète qu'il a associé aux destinées de son théâtre. L'enjeu de ces manifestations est, selon ses termes, d'« offrir au public le plus large la chance d'éprouver le plaisir et la surprise de la langue saisie dans tous ses états ». Y sont convoqués non seulement des poètes mais aussi des comédiens, des chanteurs, des pédagogues.

par Marie Étienne

Les Langagières TNP Villeurbanne 22 mai-2 juin 2018

La poésie est écrite en langue étrangère

C'est dire que « la quinzaine autour de la langue et de ses usages » offre des approches variées, mais toujours « c'est la langue qui fait spectacle », pour reprendre la formule de Jean-Pierre Siméon en ouverture du programme. « Essayons de faire en sorte que les poètes soient concernés par le théâtre et que le théâtre soit concerné par la poésie », poursuit Christian Schiaretti au cours d'une conversation et ensuite pendant le premier Grand Cours de la manifestation. Les suivants seront pris en charge par Jacques Roubaud, Jean-Michel Delacomptée, Alain Borer, Jean-Pierre Siméon...

Pour Christian Schiaretti, qui a suivi en auditeur libre au Conservatoire national de Paris à la fois les cours de Michel Bernardi, qui professait la retenue dans la diction de l'alexandrin et ceux d'Antoine Vitez qui souhaitait l'exalter plutôt que le gommer, le texte est d'abord une partition dont il faut faire entendre la musique avant d'en comprendre le sens. Outre l'alexandrin, qui est la langue théâtrale par excellence en France, Christian Schiaretti dit son amour de l'octosyllabe et du décasyllabe, du théâtre baroque, des premiers grands écrits en vers que sont la *Chanson de Roland* et *Tristan et Iseut*, de Charles Péguy et de Paul Claudel. Il pense qu'il faut avant tout, lecteur ou acteur, se poser la question de l'énigme

formelle ; considérer le poème dans sa typographie et le vers dans son autonomie, c'est-à-dire ne pas attendre le vers suivant pour en saisir le sens ; s'attacher à sa structure, à sa composition, à sa grammaire ; mémoriser sa forme. Le poète écrit en langue étrangère, précise-t-il joliment et en écho à Antoine Vitez qui voyait dans la tragédie racinienne l'équivalent du Nò japonais.

Un palais populaire

Après d'importants travaux de rénovation achevés en 2011, le bâtiment du théâtre élève sa haute et large stature flanquée de deux tours *modern style* sur la place Lazare-Goujon de Villeurbanne. Ses trois salles de spectacles et ses quatre salles de répétition lui permettent non seulement une intense activité théâtrale mais aussi une collaboration de tous les instants avec un grand nombre de lieux de la région dédiés à la culture : l'Ina, l'Université populaire, l'École de théâtre (Ensatt), des centres d'animation, des lycées, des MJC, des médiathèques, des librairies... répondant ainsi à sa vocation de Théâtre National Populaire. Les Langagières constituent un bel exemple de cette ouverture et de cette diversité.

À l'origine de leur création, la volonté de Christian Schiaretti de lutter contre la mise à l'écart de la littérature, et son goût de la poésie. Afin d'aborder celle-ci, de l'apprivoiser quand elle se révèle par trop sauvage, trop rétive à la compréhension, il propose aux comédiens qui suivent ses cours ou qui jouent dans ses spectacles de ne pas chercher d'abord à comprendre mais à lire, à s'entraîner à lire de la poésie, car cela s'apprend, insiste-t-il; et d'établir une tension entre l'élitiste et le populaire sans jamais renier l'un au profit de

UN THÉÂTRE DONT LE CŒUR EST LA POÉSIE

l'autre. Il aime, comme autrefois Antoine Vitez, s'entourer de créateurs dans le quotidien de son théâtre. Il monte Claudel et Vinaver, Péguy et Brecht, *Joseph d'Arimathie* (de Florence Delay et Jacques Roubaud) et Césaire, Shakespeare et Strindberg. Et bien sûr des contemporains...

Subvertir par le sens

Les Langagières de cette année se sont ouvertes le 22 mai avec deux écrivains et un duo de musiciens. Bouleversé par les récents affrontements entre Palestiniens et Israéliens à la frontière de Gaza, Tahar Ben Jelloun, poète et romancier franco-marocain, lit *Jenine*, son poème dramatique écrit après le drame vécu par les réfugiés du camp de Jenine lors de l'offensive militaire israélienne en avril 2002 contre les villes et les zones palestiniennes de Cisjordanie.

Abd al Malik, rappeur, acteur, écrivain... d'origine congolaise, lui succède en lisant d'abord l'auteur qui lui a révélé la littérature, Albert Camus, puis des extraits de son propre livre, consacré à ce dernier, et des poèmes. Sa voix forte et grave, influencée par le rap, porte des textes fervents à travers lesquels s'exprime la volonté d'être « un combattant de la culture », un « homme-pont » et de ne pas se contenter de demeurer à l'intérieur du monde de la littérature, si séduisant soit-il.

La soirée s'achève avec le concert de Wahid Chaïb et Alaoua Idir qui défendent une société française métissée et tolérante et le renforcement des liens entre les deux rives de la Méditerranée, au moyen de l'humour (« De Barbès à Clichy et du couscous à la bouillabaisse ») et de musiques inspirées par le blues, la soul, le rock, et des mélodies du Maghreb et d'Afrique.

Subvertir par la forme

Sous le signe du récit de soi, la journée du 23 mai combat autrement la sclérose de la pensée. Elle donne à entendre Jacques Roubaud, qui vient de publier, dans la collection « La librairie du XXI^e siècle », une <u>Autobiographie romanesque</u>, prolongement des volumes de son *Grand Incendie de Londres*. Il lit avec précision et clarté grammaticale des rondeaux et des sonnets pour lesquels il a toujours manifesté sa prédilection, la plupart tirés du volume ré-

cemment paru chez Poésie/Gallimard, Je suis un crabe ponctuel.

Valère Novarina, accompagné par le violoniste Mathias Lévy, raconte comment la langue hongroise est le point de départ de son amour pour les langues minoritaires. On saisit, à l'entendre lire Une langue inconnue, publié en 2012 aux éditions suisses Zoé, en quoi, pour lui, « le langage est un édifice de déséquilibre et de souffles. C'est notre manière à nous les humains (contrairement aux singes et aux castors) de construire, d'édifier dans le vide. Et dans "manière" il y a "main" ». C'est superbe et diablement politique car en lutte « contre la langue unique totalitaire, contre la plate-langue, horizontale-équivalente, sans paysage et sans histoire ».

Suivront les autres jours, parmi les plus connus, Lionel Ray, Charles Juliet, André Velter, Jean Ristat, Alain Badiou, William Cliff, Alain Borer, Bernard Noël, Jean-Pierre Siméon, Vénus Khoury-Ghata... que mon trop bref séjour et la richesse de la programmation ne m'ont pas permis d'écouter. Mais pourquoi les poétesses françaises vivantes sont-elles si peu représentées ? Il y a pourtant de quoi puiser dans l'abondant répertoire féminin de ces cinquante dernières années, parmi les jeunes et aussi les moins jeunes — une œuvre ne prenant vraiment sens que dans une filiation, une histoire. Celle des femmes, de leur présence dans la littérature, est encore à écrire. Jean-Pierre Siméon me répond : « Cette année était un peu particulière, nous voulions inviter les alliés de la première heure des Langagières et/ou du TNP, saluer les grands anciens... Nous nous rattraperons l'année prochaine.»

Aussi, ne boudons pas notre plaisir qui fut grand, attendons avec impatience 2019, et réjouissons-nous d'une manifestation capable de remplir un amphithéâtre de 600 places avec un public de tous les âges venu pour écouter de la poésie, de proposer des rencontres exigeantes et ludiques qui prennent en compte à la fois la tradition et les cultures nouvelles de notre monde tourmenté. De l'élitaire qui parle à tous, du populaire non amputé des richesses du passé. Les passerelles fonctionnent et la pensée circule. Une réussite.

Les nouvelles routes de la soie

Les images d'un Xi Jinping se posant en rempart du libre-échange contre un Trump tenté par le repli auront marqué l'édition 2017 du forum de Davos. Que le secrétaire général du Parti communiste chinois s'offre cette coquetterie est assurément le signe d'un changement d'époque. La Chine ne se présente plus modestement comme « l'atelier du monde » pour attirer des investissements étrangers, elle est désormais à l'offensive sur la scène internationale où elle entend participer, de plain-pied avec les autres puissances, à l'élaboration des règles du jeu.

par Judith Bout

Alice Eckman (dir.)

La Chine dans le monde

CNRS, 265 p., 23 €

Aux États-Unis, ce virage n'en finit pas de susciter des études sur le degré de la « menace chinoise ». On y admet communément le risque d'un conflit à venir, que l'historien de Harvard Graham Allison présente sous la forme du « piège de Thucydide » : une guerre rendue inéluctable, si rien n'est entrepris pour l'éviter, par l'antagonisme qui oppose la puissance établie et la puissance émergente – Sparte et Athènes hier, les États-Unis et la Chine aujourd'hui [1].

L'un des mérites de *La Chine dans le monde*, paru cette année aux éditions du CNRS sous la direction d'Alice Eckman, est de se situer dans une tout autre perspective : son but est d'analyser, non le degré de la « menace chinoise » ou les risques de conflit qu'entraîne la perception d'une « menace chinoise », mais de mettre au jour les déterminants de la politique étrangère de Xi Jinping. Cette approche salutaire donne à voir la mécanique d'une diplomatie que l'on observe souvent dans ses déclinaisons pratiques par continent, sans en avoir de vision d'ensemble.

Il est vrai qu'il est plus aisé de la saisir dans sa cohérence depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping en novembre 2012. Jean-Pierre Cabestan, dans le chapitre « L'activisme diplomatique de Xi Jinping », montre comment la politique étrangère, autrefois éclatée entre de multiples acteurs, a été centralisée dans les mains du Bureau poli-

tique ; le ministère des Affaires étrangères y tient un rôle secondaire.

La politique étrangère ne fait qu'un avec la politique de défense et de sécurité : Xi Jinping, également président de la commission militaire centrale du Parti, a engagé une réorganisation de l'armée dont la finalité, explique Antoine Bondaz dans « Une modernisation militaire au service du Parti et du pays », est d'augmenter sa capacité de projection. La base militaire de Djibouti, depuis février 2016, symbolise la volonté nouvelle de la Chine d'un engagement sécuritaire massif hors de sa sphère traditionnelle d'influence, l'Asie-Pacifique.

Il en va de même de la politique commerciale : fini le temps de Jiang Zemin et de Hu Jintao où les entreprises chinoises partaient, en ordre dispersé, à l'assaut des marchés extérieurs ; pour elles, il existe dorénavant un cadre, le volet économique des « Nouvelles routes de la soie », dont Françoise Nicolas retrace l'historique.

Que Xi Jinping commande à la diplomatie, à la défense et au commerce n'a pas de quoi surprendre dans un État-parti sinon que la « prééminence du Parti » (littéralement, « la direction du Parti », « dang de lingdao ») s'affiche, plus aujourd'hui qu'hier, comme la clé de voûte organisationnelle du régime ; ce qui est nouveau est la manière dont Xi Jinping tire profit de leur étroite articulation pour réussir cette nouvelle phase d'ouverture de la Chine au monde. C'est dire la priorité stratégique accordée à ce projet.

Les auteurs de l'ouvrage passent en revue, de manière rigoureuse et méthodique, les



LES NOUVELLES ROUTES DE LA SOIE

déterminants de cette politique étrangère à partir de l'approche chinoise en cercles concentriques : facteurs domestiques, régionaux et internationaux. Il en ressort que sa transformation s'explique d'abord par le facteur économique. « L'ambition de Xi Jinping », explique Françoise Nicolas, « est de faire passer la Chine d'un modèle de croissance fondé sur les exportations et l'investissement, et donc fortement dépendant de la demande extérieure, à une stratégie de croissance appuyée sur la consommation intérieure, mais aussi l'innovation. » Ce changement de modèle économique s'impose du fait d'un « net ralentissement de la croissance ». Pour faire bref, la stratégie suivie dans les années quatre-vingt a porté ses fruits : l'accueil d'investissements étrangers dans quelques zones de la côte sud-est a fait sortir la Chine de la pauvreté dans laquelle l'avait plongée l'isolement maoïste. À partir de la fin des années quatre-vingt-dix, les gains de croissance engrangés ont été réinvestis à l'étranger, pour la plupart dans des pays à risques d'où la Chine importe également massivement des ressources énergétiques. La crise libyenne de 2011, qu'analysent Agatha Kratz sous l'angle de la prise en compte du risque-pays et Mathieu Duchâtel sous celui de la protection des ressortissants à l'étranger, illustre les revers qu'elle a pu y connaître ; les pertes essuyées ainsi que le rapatriement en catastrophe de plus de 35 000 ressortissants ont représenté une rude expérience dont elle a tiré les conséquences, y compris en assouplissant l'un des principes cardinaux de sa diplomatie, la non-ingérence. Xi Jinping, résume Alice Eckman, procède par « internationalisation de ses réformes nationales ». Par exemple, la Chine populaire, développe John Seaman dans « Énergies, matières premières et ajustements de la politique étrangère », se pose en champion d'une transition énergétique qu'elle engage chez elle pour réduire sa vulnérabilité aux importations de pétrole.

Sécurité des approvisionnements en ressources énergétiques, sécurité des investissements et des ressortissants à l'étranger, volonté de trouver des débouchés pour les surcapacités apparues dans l'industrie de la construction et d'aller vers une économie en forte valeur ajoutée, voilà ce qui est à l'origine de l'opération des « nouvelles routes de la soie » (« *yidai yilu* ») lancée en 2013. Si le tracé des routes terrestres et maritimes envisagées traverse plus de 65 pays, la direction en est claire : l'Europe. Les « nouvelles routes de la

soie » représentent un cadre structurant tout autant qu'une mise en récit. Cet intitulé renvoie non seulement à un passé mythique, celui des bazars où Orient et Occident échangeaient produits exotiques, idées et savoir-faire, mais aussi à l'image d'un empire chinois qui constituait l'un des centres intellectuels, techniques et artistiques, sinon *le* centre, du monde.

Car le développement économique n'est pas l'unique déterminant de la nouvelle politique étrangère de la Chine. Le PCC ne l'a d'ailleurs jamais conçu comme une fin en soi; il est un moyen d'asseoir sa légitimité auprès d'une population que ne séduit plus l'aventure de la sobriété maoïste et d'une communauté internationale qui a trop longtemps considéré la Chine populaire comme un pays en développement. Xi Jinping, et c'est peut-être là qu'est véritablement le tournant, a rompu avec la stratégie de « profil bas » (« taoguang yanghui »). Appliquée dans les années quatre-vingt, elle a été théorisée, nous apprend Alice Eckman, par Deng Xiaoping après les vives réactions internationales aux massacres de Tian'anmen en 1989. En chinois, l'expression « taoguang yanghui » désigne le fait d'accumuler de la puissance dans l'ombre en attendant son heure. Il semblerait que cette heure soit venue. Depuis Pékin, le Brexit de juin 2016 est vu comme une entaille sérieuse à la solidarité européenne ; le repli des États-Unis après l'élection de Donald Trump en novembre 2016 lui profite. Révolutions de couleur des années 2000, printemps arabes de 2011, le moment n'est plus aux mouvements de contestation dont la Chine populaire craignait la propagation en son sein. À Pékin, la situation semble favorable pour sortir de l'ombre et passer à l'offensive.

Cela se manifeste par un approfondissement des initiatives prises sous Hu Jintao. Elles sont détaillées dans l'ouvrage : implication dans la gouvernance mondiale que la Chine populaire entend réformer à son avantage – envoi de troupes combattantes dans le cadre d'une mission des Nations unies pour la première fois en 2014 ; création de nouvelles institutions multilatérales, dont la Banque asiatique d'investissement pour les infrastructures en 2014; multiplication des forums annuels de haut niveau déclinés selon une thématique – la sécurité, l'économie – ou régionaux – le forum Chine-pays d'Europe centrale et orientale, dit « 16+1 », créé en 2012, qui déplaît tant à l'Union européenne en est un exemple ; promotion de nouvelles normes internationales à travers des classements – le plus célèbre est le



LES NOUVELLES ROUTES DE LA SOIE

classement des universités, de Shanghai – et promotion d'une « solution chinoise » (« *zhong-guo fang'an* ») dans les pays en développement.

Avec raison, Alice Eckman note, en introduction, que la politique étrangère est « souvent considérée à tort comme exclusivement pragmatique ». On ne peut plus ignorer l'importance qu'y prend l'idéologie, tant Xi Jinping la met en avant, dans ce domaine comme ailleurs ; elle aurait peut-être mérité un chapitre. La politique étrangère de la Chine est plus profondément stratégique. Les compromis sont vus comme des replis temporaires, un moyen d'atteindre un but qui, fondamentalement, n'a pas changé depuis la fin du XIXe siècle : bâtir « un pays prospère et une armée puissante » (« fuguo qiangbing ») et « laver l'affront » de « traités inégaux ». Ce discours prend, dans une Chine devenue communiste, un tour anti-impérialiste dirigé en premier lieu contre les États-Unis. C'est son magistère que la Chine conteste, voire cherche à remplacer.

Les objectifs prioritaires de la politique étrangère de Xi Jinping sont connus. Ils ont été énoncés, lors du XVIIIe Congrès d'octobre 2012 ; il s'agit de construire « un nouveau type de relations internationales caractérisées par la coopération gagnant-gagnant » (« hezuo gongying de xinxing guoji guanxi ») – autrement dit, de substituer à la logique de « l'alliance » américaine entre un fort et un faible celle du « partenariat » chinois entre égaux ; de « participer de manière « constructive à la gouvernance mondiale » (« jianshexing canyu quanqiu zhili ») – soit, piloter la réforme de la gouvernance mondiale, et non plus seulement y concourir, pour ne pas la laisser aux mains des États-Unis ; et, enfin, de bâtir « les nouvelles routes de la soie » pour se dégager de l'interdépendance financière et économique avec les États-Unis. La quête de parité stratégique avec les États-Unis est le pivot de la « pensée de Xi Jinping » sur la « diplomatie de grande puissance aux caractéristiques chinoises » (« zhongguo tese daguo waijiao »).

Les États-Unis sont la référence incontournable de « la grande puissance » à laquelle la Chine populaire emprunte son vocabulaire. Pendant du rêve américain, « le rêve chinois » (« zhongguo meng ») prend la forme, au niveau collectif, de la « grande renaissance de la nation chinoise » (« zhonghua minzu weida fuxing »). Elle passe par la défense des « intérêts fondamen-

taux » (« hexin liyi ») de la Chine, c'est-à-dire de son territoire : frontières terrestres avec l'Inde, eaux territoriales disputées en mer de Chine, revendication de Taïwan dont la trajectoire démocratique et identitaire l'a éloignée du Continent autant que son économie l'y arrime, ancrage de Hongkong où se développe un mouvement revendiquant l'autonomie. Bâtir une nouvelle route de la soie est un projet avorté qu'avait porté Hillary Clinton, alors secrétaire d'État, pour l'Afghanistan en 2011.

Les « caractéristiques chinoises », c'est au premier chef le communisme sinisé. La pensée de Xi Jinping s'inscrit, expliquent ses exégètes en Chine populaire, dans la continuité de la « pensée de Mao Zedong » et de sa « théorie des trois mondes » (« sangeshijie lilun »). De fait, comme Mao Zedong qui voulait exploiter la contradiction entre le monde des superpuissances (États-Unis, URSS), le monde des pays développés (Europe, Japon) et le monde des pays socialistes, sous-développés et opprimés, Xi Jinping cible, avec les « nouvelles routes de la soie », les pays développés et, avec le discours sur la « solution chinoise », les pays en développement dont il recherche le soutien, pour contester l'hégémonie de la superpuissance, les États-Unis. Il y aurait bien des parallèles à tracer entre ce qui fut la diplomatie maoïste et la diplomatie de Xi Jinping pour remarquer qu'aujourd'hui, contrairement à hier, la Chine populaire, abandonnant la stratégie maoïste de développement endogène, a les moyens économiques de ses ambitions politiques.

Le communisme sinisé transparaît également à travers le concept de « communauté de destin pour l'humanité **>>** (« renlei mingyun gongtongti »), dont on saisit mal l'importance théorique à première vue ; elle a manifestement été jugée grande puisqu'elle a été inscrite dans la Constitution lors de sa révision début 2018. Elle provient du Front uni - un concept que le Komintern a popularisé en Chine dans les années 1920 qui consiste en une sorte de dispense révolutionnaire, une structure et une politique. Par parenthèse, il aurait été intéressant d'y consacrer quelques développements puisqu'il constitue le canal principal par lequel le PCC mobilise la diaspora chinoise autour de ses objectifs. L'expression qui nous occupe est une reformulation d'une notion qui figure, dès les années quatre-vingt, dans la littérature du Front uni ; elle prolonge, explique-t-on en Chine populaire, la « véritable communauté » dont rêvait Marx. À l'origine, « la communauté de destin » (littéralement, « en



LES NOUVELLES ROUTES DE LA SOIE

semble pour le meilleur et pour le pire », « ron-gru yugong ») était une offre faite à Hongkong dont la rétrocession se préparait : intégrer l'île au continent en conservant son économie libérale. Le premier responsable politique qui aurait utilisé l'expression remodelée ne serait autre que le directeur du Bureau des affaires taïwanaises en 2006. Quoi qu'il en soit, la diplomatie chinoise a célébré comme une victoire sa reprise dans une résolution du Conseil de sécurité des Nations unies pour la première fois en mars 2017.

Les caractéristiques chinoises, c'est ensuite la mise au goût du jour de concepts philosophiques anciens censés former une « tradition chinoise ». La Chine ancienne serait ainsi la seule civilisation à avoir pensé la mondialisation, le monde en tant que tel, avec le *tianxia* – littéralement « tout sous le ciel ». La ficelle paraît grosse : cette promesse universaliste, à voir la manière dont la Chine populaire défend ses « intérêts fondamentaux », sert un projet nationaliste : la Chine populaire pense le monde, effectivement, mais un monde ordonné selon ses propres valeurs, dont la liberté individuelle ne fait pas partie.

Image issue du documentaire de Nicolas Sridi « Chine, à la conquête de l'Ouest », produit par Arte et Morgane Production

La Chine dans le monde, par ses analyses solidement documentées, inspire bien des réflexions sur la manière dont la Chine populaire fait du neuf avec du vieux. Les fondamentaux de sa politique étrangère et ses pratiques diplomatiques ont beau avoir changé, le but poursuivi reste le même : l'affirmation de la puissance. Y parviendra-t-elle ? Cela dépend, en grande partie, de la conjoncture internationale; un retournement politique aux États-Unis changerait la donne. S'il ne s'en produisait pas, les « nouvelles routes de la soie » pourraient être condamnées par leur démesure, tant elles nécessiteront de coûteux investissements et de lourdes dépenses pour les sécuriser, sans compter que le projet pourrait, comme la « solution chinoise » dans les pays en développement, provoquer des réactions de rejet.

1. Graham Allison, Destined for War: Can American and China Escape Thucydide's Trap?, Houghton Mifflin Harcourt, 2017.

Transhumain plus humain

Le nouvel essai de Yuval Noah Harari, sous-titré Une brève histoire du futur, apparaît sur les tables des libraires auréolé d'une réputation de bestseller. Il propose le portrait d'un nouvel homme dénué de libre arbitre, pur réceptacle de ses gènes, chez qui les réactions biochimiques remplacent les sentiments. Un nouvel homme voué à être remplacé par les algorithmes dans la plupart des tâches qu'il exécute, et qui songe à se placer des nano-robots dans la tête, pour « s'augmenter ».

par Vladimir Galpérine

Yuval Noah Harari Homo Deus. Une brève histoire du futur Trad. de l'anglais (Israël) par Pierre-Emmanuel Dauzat Albin Michel, 464 p., 24 €

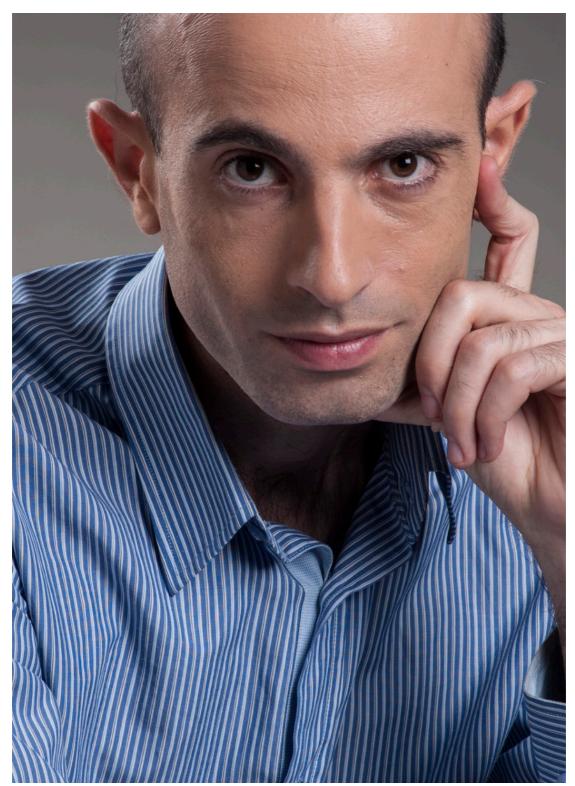
« Traduit dans une quarantaine de langues », annonce la promotion. Le propos de cette « nouvelle bible » (rien que ça) se veut large, « grand public », et très renseigné. Il tombe à pic alors que les grandes sociétés mondiales (Google, Facebook et Apple, etc.) investissent massivement sur les nouvelles technologies liées à l'intelligence artificielle : IA, Data, Cyborg, Drone. Yuval Noah Harari se propose d'appréhender ces sujets et donc d'imaginer l'organisation de la société qui en découle, dans un cadre bien déterminé.

Car Harari est un défenseur éloquent du système capitaliste, bien qu'il dise chercher à en prévenir les dérives. Mais il se place toujours en défenseur d'un « progrès » inéluctable, corrélé à une croissance constante et infinie. Il peut ainsi peindre un XXIe siècle où « les humains se mettront en quête d'immortalité, de bonheur suprême et de divinité. Ce n'est pas une prédiction très originale ou perspicace. Elle reflète simplement les idéaux traditionnels de l'humanisme libéral. Comme l'humanisme a de longue date sanctifié la vie, les émotions et les désirs des êtres humains, il n'est guère surprenant qu'une civilisation humaniste veuille maximiser la durée de vie, le bonheur et le pouvoir des êtres humains ».

Mais, plutôt que l'humanisme, on trouve au cœur de cette prédiction la « révolution transhumaniste ». Ce mot lourd de sens est porteur de craintes, que ne dissipe pas vraiment Harari : la vision qu'il développe est, comme souvent, porteuse d'un infantilisme qui ne respecte pas l'idée que nous pouvons nous faire de l'existence. Pour de nombreux tenants de cette doctrine, une vie humaine est trop courte, trop limitée, il y a pour eux une impossibilité à accepter la mort.

Harari a un avantage dans la « compétition » des transhumanistes et assimilés : c'est qu'il développe assez bien les objections à ce qu'il décrit comme irrémédiable. Ainsi, pour lui, résumer le monde, et plus particulièrement les individus, en algorithmes est une aberration. On est heureux de le lire. Les sciences cognitives sont loin de comprendre le cerveau ; la question de la conscience résiste encore à tout appareil de mesure. Pourtant, le transhumanisme s'imposera quand même, assure l'auteur. À l'instar d'une religion ou d'une idéologie, cette révolution nous fera basculer dans une nouvelle « fiction collective ». « La frontière entre l'histoire et la biologie est susceptible de se brouiller : non parce que nous allons découvrir des explications biologiques aux événements historiques, mais parce que des fictions idéologiques serviront à réécrire des brins $d'ADN. \gg$

Harari se pense sans doute comme un lanceur d'alerte, à la manière des (meilleurs) auteurs de science-fiction. Il a pour objectif de renverser les hiérarchies entre les problèmes de court terme, comme le terrorisme, les problèmes de moyen terme, comme le réchauffement climatique, et le problème de fond qui serait : la fin de l'homme. Mais, évidemment, il ne peut rien conclure sur le sujet. Il est vrai que les mentalités, concernant les possibilités « d'augmentation » de l'homme, sont fort différentes : la Chine et la France auront-elles les mêmes réactions face aux puces



Yuval Noah Harari

TRANSHUMAIN PLUS HUMAIN

cérébrales ? En tout cas, voici un livre intéressant et prudent, bonne introduction au questionnement sur le monde dans lequel nous entrons. Et les trois interrogations qu'il nous invite à nous poser régulièrement ne sont pas à négliger, qu'on souhaite contrer le mouvement ou le suivre :

Les organismes ne sont-ils que des algorithmes ?

De l'intelligence ou de la conscience, laquelle est la plus précieuse ?

Qu'adviendra-t-il de la société, de la politique et de la vie quotidienne quand les algorithmes non conscients mais hautement intelligents nous connaîtront mieux que nous ne nous connaissons?

La société en équations, mythes et réalités

Pablo Jensen, directeur de recherche au CNRS, est un physicien qui se consacre aujourd'hui à l'étude des systèmes sociaux. Son dernier livre, Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations, interroge le paradigme selon lequel il serait possible de reproduire dans le champ des sciences sociales les techniques de modélisation mathématique qui ont obtenu les succès que l'on sait en physique et en sciences naturelles.

par Santiago Artozqui

Pablo Jensen

Pourquoi la société ne se laisse pas mettre
en équations

Seuil, coll. « Science ouverte », 336 p., 22 €

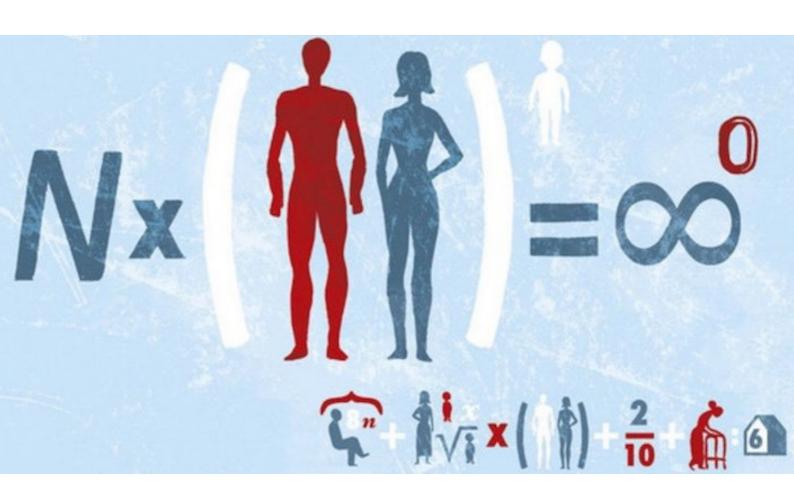
Dans une lettre à S.A.R. le duc régnant de Saxe-Coburg et Gotha, avec qui il a entretenu une correspondance entre 1837 et 1845, Adolphe Quételet écrit : « Le gladiateur est sans contredit l'un des plus beaux ouvrages de la sculpture ancienne. C'est avec raison que les artistes ont étudié ses formes nobles et dégagées, et qu'ils ont souvent mesuré les principales dimensions de la tête et du corps, pour en saisir les rapports et l'harmonie. [...] Supposons qu'on ait employé un millier de statuaires pour copier le gladiateur avec tout le soin imaginable, [...] les mesures de ces mille copies présenteront encore une régularité remarquable et se succéderont dans l'ordre que leur assigne la loi de possibilité ». À la suite de quoi, Quételet présente au duc sa théorie de « l'homme moyen ». L'idée a fait son chemin, elle a fait ses preuves dans certains domaines, mais, pour autant, les principes théoriques qui la sous-tendent sont-ils fiables lorsqu'on les généralise?

Effectivement, en ces temps où la collecte de données tourne à l'obsession, où l'on remplit des formulaires sans savoir s'ils serviront en fin de compte à éradiquer une épidémie ou à fausser une élection, il est urgent de se pencher sur la question. Pablo Jensen, dans une démarche extrêmement claire et didactique, prend soin d'expliquer en quoi la modélisation mathématique d'un phénomène repose sur un choix d'hypothèses, ainsi que les raisons pour lesquelles ces choix, pertinents dans le cadre des sciences phy-

siques, ne le sont pas nécessairement quand on cherche à déterminer comment fonctionne une société. Son livre est divisé en cinq parties qui permettent de suivre son raisonnement pas à pas, notion présentée étant d'exemples détaillés tirés de cas réels, ainsi que de liens vers des sources pour « en savoir plus », de telle sorte que le lecteur est en mesure d'accompagner le propos avec le degré de détail de son choix. Ledit propos, complexe, n'en est pas moins très clair, et déroule l'ensemble du processus qui régit la modélisation d'une société à des fins prédictives, depuis la simulation du groupe que ses membres constituent jusqu'à l'analyse des résultats qu'on en tire et la quantification de ceux-ci, et l'on arrive ainsi armé pour comprendre la cinquième partie, celle qui pose la question la plus intéressante : « Quelle vision du social ? »

En effet, ces fameuses hypothèses, ces fameux choix dont on parlait plus haut, ne sont faits qu'en vertu d'une certaine conception du monde [1]. Ils sont biaisés, ce n'est une nouvelle pour personne, mais à la lecture de Pablo Jensen on comprend qu'ils le sont de façon bien plus subtile qu'on ne pourrait le croire, surtout lorsqu'on pense être informé et bien conscient de l'existence – de l'existence inévitable – d'un biais. Sans entrer dans le détail de la démonstration, disons que la différence entre une corrélation et une relation causale n'est que la partie émergée de l'iceberg, et que cet écueil, bien connu du public, est loin d'être le seul à prendre en considération.

Quelques remarques d'ordre plus général permettent aussi de mettre en perspective les raisons susceptibles de motiver les tenants d'une approche algorithmique de l'étude de la société. Par exemple, la modélisation par la moyenne si chère à Adolphe Quételet est aussi le moyen qui, historiquement, a permis aux États de contrôler leurs



LA SOCIÉTÉ EN ÉQUATIONS, MYTHES ET RÉALITÉS

populations, de dicter une norme arbitraire (et accessoirement jacobine) en brandissant l'objectivité des mathématiques pour adouber des politiques censées favoriser ce fameux « homme moyen », en vertu d'un raisonnement où les mathématiques n'avaient finalement joué qu'un « rôle logistique ».

Cela signifie-t-il que toute tentative de mettre le monde en équations est à proscrire ? Non, et ce n'est pas ce qui dit Pablo Jensen. Mais il faut comprendre que la mesure et la façon dont on mesure influencent le résultat qu'on tire de celleci, et les statisticiens ont beau se démener pour évacuer de leurs équations les biais qui s'y glissent, ils ne peuvent le faire qu'en introduisant de nouvelles hypothèses qui influencent à leur tour le phénomène, dans une forme de boucle de rétroaction qui peut mener loin. Dans le monde réel, les décisions prises à partir des prédictions fournies par ces modèles peuvent se révéler autoréalisatrices. Plus on augmente le nombre de policiers, plus on augmente les chances de trouver des délinquants, et donc plus on en trouve, ce qui, dans les chiffres, conduit au constat d'un regain de criminalité, regain qu'on voudra combattre en augmentant le nombre de policiers.

Il faut donc, à un moment donné, remettre en question le paradigme selon lequel la modélisation statistique est porteuse d'une vérité objective sur le phénomène qu'elle décrit, dont on pourrait se réclamer objectivement pour justifier l'adoption d'une politique. À notre époque, face au *Big Data*, face à l'influence des réseaux sociaux, face à l'émergence d'une algorithmisation de la société, mal digérée, mais érigée en dogme, il est essentiel pour tout citoyen de comprendre quels sont les véritables liens entre les modélisations de la société qu'on nous vend et les orientations prises par les politiques. Le livre de Jensen permet d'y voir plus clair et, ne serait-ce que pour cela, il est indispensable.

1. On se rappelle, par exemple, le slogan de Jean-Marie Le Pen, « trois millions d'immigrés = trois millions de chômeurs », qui constitue le degré zéro de la modélisation de la société, et qui repose sur l'hypothèse que les individus sont parfaitement interchangeables : un immigré boulanger est remplaçable par un plombier français au chômage. Si l'on s'en tient aux mathématiques, le modèle donne du travail à tous les chômeurs, mais l'hypothèse sur laquelle il se fonde est inepte, et sa transposition dans le monde réel inopérante.

Deux lucarnes sur la Russie de Poutine

Peut-on reprocher à l'auteur d'un livre de ne pas vous donner ce qu'il ne vous a pas promis ? À première vue, non. Et pourtant, on a bien envie d'adresser ce reproche, a priori très discutable, à Mikhail Zygar.

par Jean-Jacques Marie

Mikhail Zygar

Les hommes du Kremlin.

Dans le cercle de Vladimir Poutine

Trad. de l'anglais par Paul Simon Bouffartigue

Le Cherche midi, 560 p., 21 €

Anne Nivat *Un continent derrière Poutine?* Seuil, 192 p., 18 €

Le contenu de son livre correspond très exactement à son titre « Les hommes du Kremlin », à son sous-titre « Dans le cercle de Vladimir Poutine » et même à l'illustration de la couverture où l'on voit, derrière une photographie de Poutine, six silhouettes vagues sans visage, bien entendu, sans voix, toutes semblables et apparemment interchangeables et prêtes à s'effacer au premier coup de torchon. On voit défiler le chef de cabinet de Poutine, Dmitri Medvedev, le chef de l'administration présidentielle ukrainienne Viktor Medvedtchouk, le chef adjoint de l'administration présidentielle russe, Vladislav Sourkov, le vice-Premier ministre Igor Chouvalov, puis son successeur Serguei Ivanov, suivi de son successeur Igor Setchine, puis le stratège du Kremlin Viatcheslav Volodine, le ministre de la Défense Sergueï Choïgou le ministre des Finances Alexeï Koudrine.

Zygar expose en détail les intrigues, les manœuvres, les manipulations de ces Machiavel de sous-préfecture qui diffèrent peu finalement des coutumes assez médiocres du personnel politique de la Ve République française, à une nuance près : les présidents français n'ont pas, eux, à la différence de Poutine, la certitude d'être réélus, certitude fondée sur plusieurs éléments que Zygar n'évoque guère : l'absence de tout parti politique réel en Russie, l'absence de candidat alternatif sérieux – à la seule exception, douteuse, du chéri de l'Union européenne et des États-Unis, Alexeï Navalny, ancien organisateur, jusqu'en 2011, de

la « marche russe » annuelle du 4 décembre dont la première moitié du cortège défilait en faisant le salut nazi! – et la mainmise d'un appareil d'État soumis qui améliore les scores réels par le dopage de trafics divers et transforme ainsi en triomphe la réélection assurée de Poutine.

Mais quelles forces sociales dictent leurs désirs, voire leurs volontés, dans les coulisses du Kremlin ? Le livre de Zygar, malgré son intérêt réel, ne permet guère de le deviner. Il laisse donc à peu près intacte l'image relayée par la propagande occidentale d'un président omnipotent, pourtant confronté à des difficultés qu'il a bien de la peine à surmonter. La première d'entre elles est la gigantesque corruption qui ronge la Russie de bas en haut. « En Russie tout le monde vole et le Christ lui-même volerait s'il n'avait les mains clouées à la croix », écrivait Anatole Leroy-Beaulieu dans L'Empire des tsars et les Russes en 1881. Selon lui, c'était là une maxime alors répandue dans le peuple russe. Le clergé de l'Église orthodoxe, qui, lui, n'a pas les mains clouées à la croix confirme aujourd'hui cette vieille vérité. Leroy-Beaulieu ajoutait : « Le grand vice de la bureaucratie russe est la vénalité [...] Comme un venin ou un virus répandu dans tout le corps social, la corruption administrative en a empoisonné tous les membres, altéré toutes les fonctions, énervé toutes les forces ».

Rien n'a changé, mais les bureaucrates corrompus et les filous d'hier paraissent aujourd'hui bien modestes comparés à leurs lointains successeurs, dans une Russie où la corruption gangrène de haut en bas l'appareil d'État, l'administration et le milieu des affaires. Certes, Poutine feint de vouloir la contenir et la réduire. De temps à autre, il suspend ou limoge un coupable, simple bouc émissaire d'une pratique immuable. La corruption est, en effet, une composante organique de l'État russe, héritier de l'État tsariste et de l'État bureaucratique stalinien. Le développement des premières mafias, les ravages de la privatisation-pillage d'Eltsine, qui ont décuplé leur appétit et



DEUX LUCARNES SUR LA RUSSIE DE POUTINE

leur puissance, et la lutte des clans dans la Russie d'aujourd'hui, en définissent la réalité. Les sanctions de Poutine ne visent d'ailleurs – sauf rares exceptions – que des personnages de second rang et ne peuvent donc avoir qu'un aspect cosmétique ou propagandiste. Il ne peut prendre de front les corporations bénéficiaires de la chute de l'URSS.

Les manœuvres des uns et des autres se heurtent à cette réalité dont Anne Nivat souligne le revers dans son livre *Un continent derrière Poutine?* Elle y souligne un aspect certes connu mais trop souvent occulté: « Selon des statistiques officielles, 21,1 millions de Ruses vivent avec le minimum vital qui s'élève à 146 euros mensuels (90 905 roubles). Cette pauvreté – pire en province qu'à Moscou – concerne environ 14 % de la population. Cependant qu'1 % de la population concentre près de 75 % des richesses au pays » (p. 176).

Anne Nivat promène son lecteur – ou sa lectrice !

- à Vladivostok, Khabarovsk, Irkoutsk, Petrouchovo, Saint-Pétersbourg, et dans la minuscule république dite très abusivement – vu le nombre très réduit de juifs qui l'ont jamais habitée et aujourd'hui moins que jamais – juive du Birobidjan. Cette excursion débouche sur la conclusion suivante : « Les Russes sont habitués à dramatiser : ils accusent les plus hautes instances, puis haussent les épaules. Depuis toujours ils subissent. » C'est effacer de nombreuses pages de l'histoire de ce pays, parsemée de révoltes paysannes, puis de grandes émeutes ouvrières jus-

qu'à celle des mineurs de juillet 1989... sans oublier bien sûr les révolutions de 1905, de février et d'octobre 1917. La suite est sans doute plus juste : subir... « Jusqu'à quand ? s'interroge Anne Nivat. Une révolte est-elle possible ? [...] En privé, quasiment aucun de mes contacts [...] ne soutient réellement le pouvoir. Partout, dans toutes les couches de la société, des critiques éclatent au grand jour et elles n'épargnent personne. Et ce n'est pas parce qu'elles ne se transforment pas immédiatement en forces actives d'opposition qu'elles n'existent pas » (p. 177).

Mais il n'existe aucune force sociale ou politique organisée, aucun parti, aucune centrale syndicale à l'échelle nationale capable de nourrir les mécontentements et de les transformer en conscience et en actes. Les partis existants sont des farces, des groupements de corrompus et de mafieux ou des créations parfaitement artificielles. La Fédération des syndicats dits par antiphrase « indépendants » est, sous un nouveau nom, l'ancien syndicat d'État officiel dont les dirigeants appartiennent au parti de Poutine, « Russie unie », et dont la seule activité consiste à participer aux « concertations » tripartites avec l'État et le patronat pour avaliser *in fine* toutes les mesures dictées par ces derniers.

Poutine règne donc sur un désert politique. C'est ce qui donne à son pouvoir l'apparence – largement exagérée dans la propagande occidentale – d'un pouvoir fort. Chacun à sa manière, ces deux livres, en réalité, le confirment : la Russie d'aujourd'hui, malgré les rodomontades de Vladimir Poutine, est un colosse aux pieds de sable et aux jambes de coton.

La France épurée ?

Vengeance populaire, règlement de comptes, femmes tondues, exécutions sommaires, indignité nationale, Haute cour de justice... L'épuration, après la guerre, des collaborateurs du régime de Vichy et des traîtres à la patrie, a laissé de fortes images qui nourrissent périodiquement des polémiques. Elles forment un ensemble de signes, de symptômes, de stéréotypes, le syndrome d'une pathologie mémorielle, disait il y a trente ans Henry Rousso. Or, grâce à une historiographie renouvelée et abondante, particulièrement à l'Institut d'Histoire du temps présent (IHTP), une étude lucide et plus nuancée est désormais disponible. Deux historiens au cœur de ce travail nous offrent aujourd'hui une synthèse remarquable sur cette période, que leur éditeur a eu la bonne idée de rendre immédiatement disponible en collection de poche.

par Jean-Yves Potel

François Rouquet et Fabrice Virgili Les Françaises, les Français et l'Épuration. De 1940 à nos jours Éditions Gallimard, coll. « Folio histoire » 820 p., 12 €.

Auteurs chacun de recherches pionnières -François Rouquet sur l'épuration de l'administration française (1993); Fabrice Virgili sur les femmes tondues à la Libération (2004) -, ils ont choisi une exposition chronologique, de 1940 à nos jours, tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit, selon l'expression de Pierre Laborie, d'un « événement élastique ». Sa mémoire « s'étire d'un siècle à l'autre », toujours vive. Ils passent donc du syndrome à la « mémoire-rhizome » en revenant au Mille Plateaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980) : « On pourrait dire que, parallèlement à une mémoire officielle, chronologique et sinusoïdale, soumise aux contingences du présent et aux usages politiques du passé (...) coexisterait une mémoire sociétale, une "mémoire d'en bas" dont les manifestations incontrôlées constitueraient autant d'événements surgissant ici ou là, comme un bambou génère des surgeons devenant eux-mêmes racines. » D'où la construction de l'ouvrage en quatorze chapitres qui suivent patiemment les étapes de l'événement et ses « surgeons » à partir de faits dorénavant établis et peu contestés.

La notion même d'épuration vaut d'être interrogée. Les auteurs la placent dans une continuité révolutionnaire : « Chargé de sens depuis la Révolution » le mot « revêt une dimension organique et associe purification collective et rituel païen » des sans-culottes. Il fonde un « imaginaire révolutionnaire de la pureté du corps social ». Or, quand on aborde les zones grises du temps de l'Occupation, il n'est pas si facile de désigner qui est collaborateur. Un milicien, un Pétain, oui. Mais quelqu'un qui a fait du marché noir ou gardé dans son salon un portrait du Maréchal ? L'expérience de ces mois de libération a montré que la notion était moins claire, que chacun pouvait devenir le collabo de l'autre. Laver plus blanc, ne va pas de soi.

On le constate lors des premières tentatives d'épuration dans les colonies françaises. Dès novembre 1940 au Gabon, puis à Madagascar et aux Antilles, en Syrie et au Liban, quand des pans de l'Empire français se rallient, non sans mal, au général de Gaulle, la question des formes et des objectifs de l'épuration est posée. On arrête des responsables militaires et civils, citoyens français ou indigènes, compromis avec l'ennemi. Peu de monde en fin de compte. Ce qui soulève la question de l'objectif. Il s'agit de punir la trahison sans mettre en péril l'Empire. L'épuration est limité à des cas symboliques et « donne le sentiment d'une grande indulgence concernant les cadres coloniaux ». De manière générale,

LA FRANCE ÉPURÉE ?

notent Rouquet et Virgili, « les impératifs furent ceux de la puissance coloniale, c'est-à-dire qu'il fallut appliquer une politique ayant pour priorité essentielle le maintien des élites, quand bien même les cadres avaient été du côté de Vichy; situation paradoxale lorsqu'on sait qu'à l'inverse les populations colonisées avaient généralement aspiré à rejoindre la France libre. » En Algérie, où s'installe en juin 1943 le Comité français de libération nationale dirigé par de Gaulle et Giraud, la situation est un peu différente, des commissions d'épuration sont créées avec un peu plus de dextérité. « L'importance de la population européenne imposait d'y donner le ton et d'y mettre en pratique, à titre d'exemple, les premières mesures d'épuration qui seraient appliquées dans l'Hexagone. » Finalement, de grandes figures de Vichy outre-mer furent déférées devant les tribunaux en 1945-1947, mais on ne toucha pas aux postes subalternes : « Les besoins en cadres coloniaux atténuèrent les volontés épuratrices, tout comme la crainte de jeter le discrédit sur l'ensemble des coloniaux auprès des populations indigènes.»

En 1944, les débarquements en Normandie (juin) et en Provence (juillet) transforment le pays en champ de bataille, et dans chaque ville ou village libéré, la disparition de l'occupant et l'entrée de groupes de résistants, souvent dans la liesse populaire, sont l'occasion d'intenses moments de retrouvailles, mais aussi de manifestation au grand jour de la « volonté épuratrice de chaque ville ». Assiste-on, pour autant, à une « revanche patriotique » et à une guerre civile ? Rouquet et Virgili avancent avec prudence. Au travers de leur présentation minutieuse, du point de vue de l'épuration, des évolutions politiques, sociales, juridiques et militaires, ils constatent principalement les oscillations, de juin 1944 et juillet 1949, entre des formes de châtiment populaires mal contrôlées, et le retour de l'ordre par l'installation de juridictions compétentes. Les deux phénomènes se mêlent et se nourrissent mutuellement.

Les « violences libératrices » sont limitées à deux courtes périodes. D'abord en juin-octobre 1944, avant que ne se mette en place le « châtiment républicain » avec des cours de justice, une législation spécifique (notamment le crime d'« indignité nationale »), une Haute cour de Justice (qui jugera Pétain, Laval et une cinquantaine d'autres responsables), des Comités de libération sur tout le territoire et des « centres de séjour

surveillés » pour les suspects. Pendant cette période dite de « revanche patriotique », les auteurs estiment à plus ou moins 9 000 le nombre d'exécutions sommaires, principalement l'été 1944. Cette épuration, commentent-ils, « ne fut pas le bain de sang vite décrié par certains », elle « fut surtout sans commune mesure avec les victimes de la répression menée par les forces allemandes et leurs supplétifs français. » C'est également l'époque des tontes des cheveux d'environ 20 000 femmes accusées de collaboration. On les dit « poules de boches », alors que l'examen attentif des sources confirme que seule la moitié était accusée de « collaboration horizontale ». Les autres étaient poursuivies pour les mêmes motifs que les hommes (dénonciation, travail avec les Allemands, etc.).

Mais alors pourquoi ce châtiment spécifique, pourquoi « sexualiser » l'épuration des femmes, mettre en scène leur corps, parfois le dénuder ? Les auteurs précisent que, contrairement aux autres violences, celles-ci étaient organisées, préparées, mises en scène avec soin jusqu'au simulacre de procès. Le caractère sexiste de ces châtiments corporels ne fait plus de doute. Fabrice Virgili y a d'ailleurs consacré sa thèse (2004), alors qu'Alain Brossat l'avait mis en évidence le premier (Les tondues : un carnaval moche, 1993). Cela revient à un rétablissement de l'ordre masculin écrivent Rouquet et Virgili : « Le corps métaphore du territoire national, donc symboliquement souillé par l'ennemi, doit être purifié. Reprendre ainsi possession du corps de ces traitresses invite les hommes de France à rétablir une virilité perdue dans les humiliations successives de la défaite et de l'Occupation. » Ils ajoutent : « On a tondu partout » cet été là. « Il est remarquable que les tontes se sont déroulées massivement et dans un quasi-consensus contrairement à ce qu'on dit nombre de résistants après-guerre.»

La seconde vague de violence épuratrice intervient d'avril à juin 1945, quand rentrent d'Allemagne les Français (surtout des hommes) prisonniers, déportés politiques et travailleurs requis du STO. Parmi eux, dans les mêmes trains, ont pris place des dizaines de milliers de travailleurs et de travailleuses volontaires (la face lâche du STO). On trouve également des collaborateurs partis l'été précédent avec la Wehrmacht, qui espèrent profiter de la confusion générale pour se blanchir. Beaucoup sont démasqués, sans compter les résistants qui ne supportent pas de voir leurs délateurs ou tortionnaires libérés parce que leur dossier est trop mince. À cette colère s'ajoute un



Les murs de la forteresse du Mont-Valérien

LA FRANCE ÉPURÉE ?

climat social tendu (ravitaillement défaillant, salaires insuffisants, grèves...) Les lynchages et les tontes reprennent de plus belle. Mais cette fois, le ministre de l'intérieur mobilise les préfets, la police et la gendarmerie – des corps qui avait subi leur propre épuration – pour obtenir, chaque fois, « un désaveu public de ces violences par les partis, associations et groupements. L'objectif est clairement de rétablir le monopole étatique de la violence légitime et d'achever ainsi le processus de restauration engagé avec la libération. » Ainsi, l'été 1945 fait figure de tournant tandis que se poursuit l'épuration dans les prétoires.

Rouquet et Virgili étudient au travers de longs développements, avec de nombreux exemples, toutes les facettes de cette épuration par les tribunaux : collaboration économique, dans l'armée, le clergé, parmi les préfets, les magistrats, le grand patronat, les artistes, les intellectuels, etc. Un travail exhaustif qui synthétise la richesse des recherches entreprises depuis trente ans dans la lignée de Pierre Laborie ou Henry Rousso. Leurs conclusions, en gardant la réserve historienne de mise, apparaissent mitigées. Ils montrent en particulier comment, dans les faits, le rétablissement de l'ordre et la condamnation des violences ont eu un effet paradoxal qui touche à la fois la Ré-

sistance et l'Épuration : « Le processus de délégitimation de la violence résistante est concomitant d'une épuration qui, après avoir été encouragé puis discutée, est de plus en plus contestée. Pour beaucoup en ces temps de guerre froide, de guerre coloniale, mais aussi de croissance économique, l'heure est au pardon, à l'amnistie et à l'oubli. » Au lieu d'une émancipation accomplie, du passé on a fait table rase. Dès lors « la postérité de l'épuration se caractérise par sa capacité à créer une mémoire de la victime tout en maltraitant le mythe résistant. Une sorte de souvenir fantasmatique d'autant plus séduisant qu'il contient une part de vérité, mais qui s'affranchit de la connaissance historiographique. À elle seule, l'empreinte de la femme tondue dans l'imaginaire social, emblème de l'épuration, résume la place laissée depuis plus d'un demisiècle dans la mémoire commune.»

Selon la récapitulation chiffrée retenue par les auteurs, sur environ 310 000 dossiers traités, le bilan de l'épuration est le suivant : environ 9 000 exécutions sommaires (épuration extra judiciaire) ; 767 peines de mort exécutées, 6 335 non exécutées ; 13 339 peines de travaux forcés ; 24 927 peines de prison et 50 223 dégradations nationales. 26 177 personnes ont été acquittées.

L'antipolitique anarchiste de Gustav Landauer

« L'anarchie de l'avenir ne viendra que si les hommes du présent sont des anarchistes et non pas des partisans de l'anarchisme », écrit Landauer dans « Quelques mots à propos de l'anarchisme » (1897), et il ajoute : « Il y a une grande différence entre le fait d'être un partisan de l'anarchisme et le fait d'être un anarchiste. N'importe quel philistin ou petit-bourgeois peut être le partisan d'un édifice théorique quelconque ; une transformation de l'essence des individus est nécessaire. » Contre le réformisme qui ne fait que renforcer le rôle de l'État et de sa « police sociale », Landauer déclare en 1911, dans un article intitulé « Individualisme » : « La liberté ne peut être créée, elle ne peut qu'être expérimentée. Il ne faut pas dire : aujourd'hui, nous ne sommes pas libres, mais demain, par on ne sait quel coup de baguette magique, nous serons libres ; il faut dire : nous avons tous sans exception la liberté en nous et nous devons seulement la faire passer dans la réalité extérieure. »

par Jacques Le Rider

Gustav Landauer, un anarchiste de l'envers. Contributions de Gaël Cheptou Walter Fähnders, Freddy Gomez, et al. suivies de Douze écrits « anti-politiques » de Gustav Landauer L'Éclat/revue À contretemps, 216 p., 18 €

Refusant de lier l'idéal socialiste à la lutte des classes, Landauer considère que la doctrine marxiste est « la peste de notre époque ». Il rejette la violence révolutionnaire et se méfie de l'action politique. Les douze essais de Landauer publiés dans ce volume sont présentés comme des « écrits antipolitiques », un adjectif qu'il utilisait lui-même pour définir son projet utopique, révolutionnaire et libertaire en contradiction avec la ligne politique du parti social-démocrate allemand.

Pour lui, la révolution est d'abord intérieure, mais pas au sens où l'entend le « psychanalyste maudit » Otto Gross [1], à travers qui Landauer s'est forgé une conception très négative de la psychanalyse. Concevant l'anarchisme comme un mouvement de pionniers destinés à former une « troupe d'avant-garde », Landauer donne la priorité à la mutation spirituelle qui

est, à ses yeux, la condition d'un socialisme à venir, mais vécu ici et maintenant. Son utopie est habitée par la nostalgie de la communauté médiévale antérieure à la Réforme qui, selon lui, a détruit l'ordre communautaire ancien. Cette dimension antimoderniste de sa sensibilité politique rejoint la vision du romantisme politique condensée par Novalis dans *La chrétienté ou l'Europe* (1799).

Dans les petites communautés de réforme de la vie et de retour à la nature qui se multiplient autour de 1900, mélangeant végétariens et naturistes, pédagogues utopistes, partisans des coopératives de production et de consommation, Landauer voit la préfiguration d'un socialisme affranchi de l'État. En 1900, il participe à la fondation de la Neue Gemeinschaft (Nouvelle communauté) de Friedrichshagen, au sudouest de Berlin, dont il se détachera dès l'année suivante. Le 18 juin 1900, il y donne une de ses conférences les plus fameuses, « La communauté par le retrait (Absonderung) [2] », où il présente l'introspection mystique comme la voie conduisant à la régénération intérieure et au retour dans la communauté des vivants.

En 1901, pendant son séjour en Angleterre, Landauer rencontre Kropotkine, qu'il admire,

UNE ANTIPOLITIQUE ANARCHISTE

tout en rejetant ses conceptions : son positivisme, son relativisme moral, son point de vue sur le recours à la violence, ses vues sur le développement historique.

Dans « Pensées anarchistes sur l'anarchisme », un texte de 1901 publié dans le présent volume, il dénonce l'erreur des anarchistes révolutionnaires consistant à « penser que l'on peut atteindre l'idéal de non-violence par la violence ». La seule violence à laquelle l'anarchiste peut consentir est, selon Landauer, une violence contre lui-même, pour l'anéantissement de son moi (« mort mystique ») en vue de renaître dans la communauté humaine. Les anarchistes authentiques, écrit-il, « ne tueront personne d'autre qu'eux-mêmes dans cette mort mystique qui, par l'immersion la plus profonde en soi, conduit à renaître à la vie nouvelle. Ils pourront dire d'eux-mêmes avec les mots de Hofmannsthal : "Aussi complètement que la terre sous mes pieds, j'ai retiré de moi ce qu'il y avait de commun et de vulgaire" ». Avec des accents nietzschéens, Landauer ajoute : « Il ne s'agit point de la lutte de classes des non-possédants contre les possédants, mais du fait que des êtres libres, moralement forts et maîtres d'eux-mêmes, se séparent des masses pour s'unir dans de nouveaux liens. » Condamné en 1899 à six mois de prison pour outrage à magistrat, Landauer s'est plongé dans les écrits mystiques de Maître Eckhart (dont il publiera une adaptation en allemand moderne), il a traduit Les mauvais bergers, la pièce d'Octave Mirbeau, et il a aidé Fritz Mauthner à terminer ses Contributions à une critique du langage, un monument du scepticisme linguistique. Landauer publiera en 1903 un texte dont le retentissement fut considérable, Scepticisme et mystique. Essais à la suite de la critique du langage de Mauthner, où il définit en ces termes la critique du langage : « Liquider la langue, tuer l'esprit, libérer l'innommé de la prison de la pensée.»

L'article « N'apprenez pas l'espéranto » (1907), publié dans le présent volume, montre comment Landauer passe du scepticisme linguistique de Mauthner à un éloge du langage poétique régénéré à la manière de Hofmannsthal à la fin de la célèbre Lettre de lord Chandos, non sans y ajouter une dimension nouvelle : seules les langues « organiquement constituées », écrit-il, peuvent

dire l'indicible, exprimer l'inexprimable. « L'espéranto, en revanche, ne saurait être autre chose que du bavardage. » Ce qui importe, aux yeux de Landauer, c'est « toute cette part d'ombre, d'indéterminé et de nuance, cette sorte de frisson qui ne peut s'exprimer que dans la langue du peuple et la langue du cœur ».

On ne peut dissocier chez Gustav Landauer le poète et l'anarchiste. Dans le présent volume, l'œuvre littéraire de Gustav Landauer est reléguée à l'arrière-plan, avec l'intention déclarée de « s'opposer à l'actuelle mode, surtout en vogue chez les germanistes, consistant à ne voir en Landauer qu'un homme de lettres », comme le dit une note sur l'édition allemande des Œuvres de Landauer. Il est pourtant difficile de comprendre cet auteur si l'on ignore, par exemple, son Prêcheur de mort (Der Todesprediger, 1893), roman de formation dans lequel, à vingt-trois ans, il fait son autoportrait et se présente comme un nietzschéen révolté contre l'ordre moral de l'époque bismarckienne.

La singularité de sa pensée antipolitique tient précisément au souffle poétique qui la porte et à sa profondeur philosophique. « Nous avons besoin de la trompe de Moïse, l'homme de Dieu, qui régulièrement annonce l'année du jubilé, nous avons besoin du printemps, de la folie, de l'ivresse et délire, nous avons besoin encore, encore et encore – de la révolution, nous avons besoin du poète », écrit Landauer dans Un appel aux poètes (1917-1918), après avoir dénoncé une fois de plus les « philistins et systématiques de pacotille [qui], du haut des songes creux du socialisme patenté, imaginent une méthode pour purger définitivement les institutions établies de l'injustice et du malheur - il est permis de parler ici de bureaucrates-démocrates [3] ».

Jusqu'en 1908, Landauer s'est intéressé aux traditions mystiques et hérétiques chrétiennes. Dans La Révolution (1907) [4], il évoquait le hussite Peter Chelcicky qu'il considérait comme un « anarchiste chrétien », mais aussi Thomas Münzer et les anabaptistes. Il s'est toujours senti proche de libertaires religieux comme Tolstoï. Michael Löwy souligne l'importance pour Landauer du livre de Martin Buber La légende du Baal Schem (1908), qui lui fait découvrir une religiosité juive romantique recréée par Buber à partir du fonds légendaire

UNE ANTIPOLITIQUE ANARCHISTE

hassidique. Michael Löwy parle d'« athéisme religieux » et de « traditionalisme révolutionnaire » pour définir la position de Landauer. Dans Appel au socialisme (1911) [5], ce dernier écrit : « La rédemption du Juif ne peut avoir lieu qu'en même temps que celle de l'humanité; et les deux sont une seule et même chose : attendre le Messie dans l'exil et la dispersion, et être le Messie des peuples. » En 1913, dans le recueil Du judaïsme publié par l'association Bar Kochba de Prague, Landauer publie l'essai intitulé « Ces pensées sont-elles hérétiques ? », une critique à la fois de l'assimilation à la culture allemande et du nationalisme juif. Selon lui, la régénération du peuple juif devrait préfigurer la communauté à venir et annoncer la régénération de l'humanité tout entière.

Depuis l'été 1914, Landauer a été l'un des intellectuels européens les plus résolument opposés à la guerre. Mais, en 1918, il se retrouve, pour son malheur, impliqué dans un des épisodes les plus tragiques de la chaotique sortie de guerre de l'Allemagne défaite. La mort de sa femme, Hedwig Lachmann, poète et traductrice, victime d'une pneumonie, le 21 février 1918, l'a bouleversé. Il a accepté le poste de directeur artistique du Théâtre de Düsseldorf. Il s'est plongé dans les trois pièces qu'il a choisies pour son premier programme à Düsseldorf : Gaz, de l'expressionniste Georg Kaiser, Le songe de Strindberg et Les Perses d'Eschyle. Or, en novembre, il est invité par Kurt Eisner à rejoindre le mouvement révolutionnaire de Bavière.

Après que son parti (l'USPD, parti social-démocrate révolutionnaire) a été mis en déroute aux élections au Landtag de Bavière du 12 janvier 1919, Eisner est assassiné le 21 février. Le 7 avril, une première république des Conseils, de tendance anarchiste, est proclamée à Munich. Landauer y devient commissaire du peuple chargé de l'Instruction publique, des Universités et de la Culture. Il écrit à Fritz Mauthner le 7 avril: « Si on m'accorde quelques semaines, j'espère pouvoir arriver à un résultat ; mais il est fort possible qu'on ne me laisse que quelques jours et alors, tout n'aura été qu'un rêve. » Éconduit par la deuxième république des Conseils proclamée une semaine plus tard et dominée par les communistes, Landauer se retire dans la banlieue de Munich, chez la veuve de Kurt Eisner. Pendant ce temps, les corps francs se chargent, avec leur férocité bien



Gustav Landauer

connue, de la répression contre-révolutionnaire. Landauer est arrêté le 1^{er} mai. Selon le témoignage d'Else Eisner, « la foule criait : Réglez-lui son compte à ce chien, ce juif, cette canaille! » Le lendemain, dans la cour de la prison centrale de Stadelheim, il est battu à mort, puis, après avoir été dépouillé de son manteau, il est criblé de balles, son cadavre est piétiné, puis jeté au lavoir, où il reste deux jours durant.

« Peut-on se sacrifier pour la vérité ? », se demandait Landauer dans *Appel au socialisme* (1911), et il poursuivait en ces termes : « *Quand elle nous pousse à nous mettre en colonnes de marche, alors la vérité accouche toujours de la folie*. »

- 1. Otto Gross, *Psychanalyse et révolution. Essais*, trad. Jeanne Étoré, Paris, éd. du Sandre, 2011.
- 2. Gustav Landauer, *La communauté par le retrait et autres essais*, trad. Charles Daget, éd. du Sandre, 2008.
- 3. Gustav Landauer, *Un appel aux poètes et autres essais*, trad. Charles Daget, éd. du Sandre, 2009.
- 4. Gustav Landauer, *La Révolution*, trad. Margaret Manale et Louis Janover, Arles, Sulliver, 2006.
- 5. Traduit par Jean-Pierre Laffitte, in (Dis)continuité, n° 27, juin 2007, p. 20-106.

Le nom caché

Les fidèles lecteurs d'En attendant Nadeau savent que Georges-Arthur Goldschmidt n'est pas précisément un modéré. Ils ont pu constater que la verve de notre vieux camarade est particulièrement stimulée lorsqu'il entreprend de pourfendre ce qui lui paraît la béate germanophilie de certains intellectuels français. Elle ne l'est guère moins pour chanter les mérites de la France laïque et républicaine.

par Marc Lebiez

Georges-Arthur Goldschmidt L'exil et le rebond L'Éclat, coll. « Philosophie imaginaire », 96 p., 12 €

Contraint de quitter son pays natal en 1938, à l'âge de dix ans, il fut accueilli et caché en Haute-Savoie et devint français, professeur d'allemand et traducteur. Peut-être parce qu'il paraît à l'occasion des « trois fois trente ans » de son auteur, ce livre-ci adopte un ton presque serein. Il n'en est que plus émouvant. La famille de Georges-Arthur Goldschmidt est de celles que les nazis ont poursuivies en tant que juives – son père a été déporté à Theresienstadt – alors qu'elles ne se vivaient nullement comme telles : à Theresienstadt, son père a continué d'exercer sa mission de pasteur protestant.

Georges-Arthur Goldschmidt est donc juif au regard des nazis mais pas au sien propre. Né protestant, il est devenu plutôt catholique sous l'influence des jésuites qui l'avaient recueilli et protégé durant la guerre, avant de s'éloigner de toute attache religieuse. Il n'est évidemment pas le seul à s'être trouvé dans cette position de n'être juif que du point de vue des antisémites ; ce fut aussi le cas d'un des plus grands poètes allemands, Heinrich Heine, ce protestant exilé à Paris pour fuir l'antisémitisme de l'Allemagne romantique. Il n'y a même pas besoin de savoir qu'il lui est apparenté pour comprendre l'attachement particulier que Georges-Arthur Goldschmidt témoigne pour Heine, qu'il cite volontiers, y compris pour nourrir sa hargne contre une certaine bonne conscience philosophique qui ne veut pas voir à quoi mènent certains mots.

Quand on félicite le nonagénaire pour sa vigueur intellectuelle encore intacte, il prétend, nonobstant un rythme impressionnant de publication –

presque annuel -, n'avoir plus la force d'écrire. Et puis, il concède une fierté curieusement placée puisqu'elle touche un aspect de son existence pour lequel il ne peut avoir la moindre responsabilité : l'extraordinaire longueur des générations dans sa famille. Son père avait 55 ans à sa naissance ; son grand-père était né en 1832 et son arrière-grand-père en 1794, trois ans avant Heine. Il n'est de fait pas si fréquent de parler au XXIe siècle avec quelqu'un dont un arrière-grand-père était né au XVIIIe ... L'emploi du mot « fierté » commence par surprendre, et puis l'on mesure la portée d'une telle continuité, son poids dans la constitution d'une personnalité, tout particulièrement de qui fut chassé de son pays au seuil de l'adolescence. Un pays dans lequel les nazis avaient décrété œuvre « d'un poète inconnu » ce Lorelei qu'ils ne pouvaient éviter de présenter aux enfants des écoles.

La conjonction de cette continuité vivement ressentie et de cette rupture fondatrice confère à Georges-Arthur Goldschmidt une position singulière. D'un exil survenu si tôt, on pourrait penser qu'il a conduit à une rupture totale avec le pays d'origine et sa langue. Au lieu de quoi, et à cause sans doute de ce sentiment si vif de la continuité, comprendre l'Allemagne, l'allemand et les Allemands aura été un des projets les plus constants de son existence intellectuelle. Même s'il n'y a pas lieu d'en être étonné, la position qu'en retour il adopte face à la France et au français, l'enthousiasme dont il fait preuve, a néanmoins quelque chose de surprenant, parfois gênant, même, pour celui qui n'ose se montrer si fier d'être Français et admire cet usage éblouissant de notre langue.

Quand il regarde l'Allemagne, il le fait en Français, sans doute, mais aussi avec la conscience aiguë que ce pays aimé l'a rejeté et qu'il porte la responsabilité d'un des plus grands crimes de l'histoire. Un Français dénué de la moindre



LE NOM CACHÉ

ascendance allemande n'oserait sans doute pas se montrer aussi dur à l'égard des Allemands. Mais c'est une part de lui-même que Georges-Arthur Goldschmidt examine quand il écrit son « De l'Allemagne ». On ne peut mesurer la vigueur de son châtiment à l'aune d'un amour que l'on se hâterait de dire déçu. Car son but est moins de dénoncer une certaine Allemagne que de comprendre ce qui, dans la conscience allemande, dans le rapport au monde et à autrui que dicte la langue allemande, a pu mener à la catastrophe.

C'est par exemple cette absence de distance, cette manière de coller au concret, qui déconcerte souvent des Français étonnés du peu de distance que les Allemands entretiennent avec la vérité, leur manière de considérer que les choses peuvent et doivent être exactement dites telles qu'elles sont. Outre que la langue allemande n'incite pas à prendre des gants, elle a pour particularité la manière dont les mots s'y forment, par accrétion de préfixes qui donnent un sens immédiatement clair. Il n'y a pas une chambre et un bureau, mais une pièce à dormir et une pièce à travailler.

La conjonction de ces deux caractéristiques de la langue allemande a justifié l'assertion par Heidegger du lien particulier de celle-ci avec la réflexion philosophique, pour laquelle elle serait la langue par excellence plus encore que n'était le grec ancien ou le latin scolastique. Georges-Arthur Goldschmidt s'en prend aux Français qui se laissent berner par ce qu'il voit plutôt comme un coup de force, doublé d'une illusion. Toute la difficulté vient du fait que l'on ne peut s'en tenir à blâmer Heidegger de s'être forgé une langue violente. Si l'on pouvait dire de la langue d'*Être* et Temps ce que Viktor Klemperer disait de LTI, la langue du Troisième Reich, tout serait facile. Mais Heidegger travaille la langue allemande effective, il ne la tord pas comme font ses traducteurs pour donner à saisir ce qu'il a voulu dire.

Ce dernier livre de Georges-Arthur Goldschmidt est construit de manière à faire saisir la position singulière qui est la sienne, aussi bien par rapport à la France que par rapport à l'Allemagne. Il est fait de l'entrelacs de deux textes, l'un en italique qui raconte un exil précoce et l'autre en romain qui analyse la conscience allemande. On pourrait dire que le texte en italique décrit la subjectivité de celui qui dut fuir l'Allemagne à l'âge de dix ans, et que celui en romain a quelque chose d'ob-

Georges-Arthur Goldschmidt L'exil et le rebond

jectif, l'un nourrissant l'autre. Ou, pour prendre les deux mots qui font le titre de l'ensemble, le « rebond » après « l'exil ». Il n'est pas difficile de comprendre comment cette histoire personnelle peut avoir façonné un Français plus attaché à sa francité que si celle-ci lui était échue sans qu'il y prît garde. De cela, il ne parle guère, même si le lecteur ne peine pas à le sentir à travers les lignes. En revanche, il insiste beaucoup sur sa connaissance de l'Allemagne, supérieure à celle des Français puisque l'allemand est sa langue maternelle, mais supérieure aussi à celle des Allemands du fait de l'extériorité de son point de vue.

Dans sa vigueur même, ce livre lumineux et attachant est, comme tous ceux de son auteur, très précieux pour comprendre l'Allemagne – et mieux l'aimer.

Noir, Heidegger?

Noirs, ils auraient pu être bleus ou bruns (cette dernière couleur restant ambiguë), comme ceux de Wittgenstein rédigés de manière contemporaine; noirs, reflètent-ils la « noirceur » d'une pensée ? Une grande pensée, non une idéologie, peut-elle être noire ? On sait que toute pensée a ses points aveugles, ses limites, qu'elle peut engendrer une légende noire — Socrate et la corruption de la jeunesse, Spinoza et la querelle de l'athéisme, et tant d'autres —, mais quelle signification pourrait avoir la qualification de noire comme telle pour une pensée ? Noire dans son essence, dans sa mise au service de sombres projets ?

par Richard Figuier

Friedrich-Wilhelm von Hermann et Francesco Alfieri Martin Heidegger. La vérité sur ses Cahiers noirs Trad. de l'italien et de l'allemand par Pascal David Gallimard, 487 p., 36,50 €

La couleur (ou l'absence de couleur) n'est pas en cause. Les Cahiers noirs de Heidegger, pour leur auteur, ne portent pas ce titre, mais celui de Réflexions et de Remarques. Rappelons qu'il s'agit là de notes personnelles, de l'atelier du penseur, qui toutefois ne se présentent pas comme le Journal de pensée (Seuil, 2005) de Hannah Arendt, laquelle, contrairement à Heidegger, ne destinait pas à la publication ces feuillets, mais vraiment comme des esquisses, des annotations qui accompagnent la rédaction de l'œuvre entre les années (noires) 1931 et 1948 (du moins pour la première partie publiée en Allemagne, car les cahiers se poursuivent jusque dans les années 1970). Cette période est charnière : celle du cycle de la « grosse Politik » qui s'ouvre avec l'engagement de Heidegger à la suite du mouvement nazi, débouchant sur la fameuse élection comme recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau le 21 avril 1933, qui se continue par sa démission et sa prise de distance à l'égard du régime et s'achève par une phase de méditation sur le pourquoi de « l'erreur de 1933 » et d'une telle mésinterprétation du nazisme dont il avait perçu « la grandeur interne » et vu « la possibilité ». Mais c'est aussi la période du très célèbre « tournant », de la « conversion à l'Être » dans la pensée de l'auteur de *Sein und* Zeit.

Ces cahiers ne sont pas encore traduits en français que l'annonce de leur publication en Allemagne a déjà fait grand bruit dans le monde entier et dans les pays où ils sont disponibles. Articles de presse, de revues dissertent largement sur leur noirceur que seuls, pour le moment en France, les germanistes chevronnés et les spécialistes du philosophe peuvent discerner. C'est dans ce contexte que Gallimard fait le choix de lancer, avant même donc la traduction des sources, un ouvrage de commentaire, une sorte de guide de lecture, sur l'air de « revenir radicalement à Heidegger » - écho au fameux « retour à Freud » de Lacan ? -, sans doute destiné à préparer une réception sérieuse et informée des Cahiers noirs au moment de leur apparition dans les librairies françaises.

Mais ce livre apologétique est étrange. Qu'il nous vienne d'Italie n'est pas en question, puisque l'atelier d'écriture et de pensée de Heidegger y a été publié ; ce qui surprend davantage, c'est bien sa facture : après une introduction de son promoteur, le dernier assistant universitaire de Heidegger et responsable de l'édition des Œuvres complètes (la Gesamtausgabe chez l'éditeur allemand Klostermann), le professeur Friedrich-Wilhelm von Herrmann, un franciscain, spécialiste d'Edith Stein, enseignant la philosophie à l'université pontificale du Latran, Francesco Alfieri, glose, de façon souvent paraphrastique, les extraits les plus sulfureux des Cahiers afin, en les replaçant dans le mouvement même de la pensée de Heidegger dans ces années 1931-1948, de montrer

NOIR, HEIDEGGER?

que ces textes n'appartiennent pas plus à la littérature nazie qu'ils ne peuvent être rattachés à l'antisémitisme. Ce dispositif ne vise qu'un objectif: neutraliser « l'instrumentalisation » qu'est accusé d'avoir commise Peter Trawny, l'éditeur des Cahiers noirs, de ces Réflexions (Überlegungen) et Remarques (Anmerkungen) de Heidegger dans un sens accréditant la thèse du grand philosophe égaré dans l'idéologie nazie et son antisémitisme. L'édition des Cahiers noirs étant non seulement une trahison à l'égard des dernières volontés de Heidegger et de la confiance du professeur Von Herrmann, mais également « rigoureusement non philosophique », il suffira d'une lecture philologique et historico-critique rigoureuse pour démontrer que le signifiant « juif », quand il est utilisé par Heidegger, ne recouvre pas la même signification que celle de l'antisémitisme ; cette même rigueur permettra également d'éclairer la méprise sur la vérité du nazisme reconnue par le penseur de la Forêt-Noire (noire, elle aussi) lui-même.

Cependant, le texte résiste à l'exégèse positive. Tout se passe comme si le « plus grand philosophe du XXe siècle » tentait à toute force de donner un contenu de pensée à des slogans, des stéréotypes, des préjugés, des fantasmes, tout droit hérités du XIXe siècle, et l'on demeure stupéfait de trouver dans ces pages des expressions comme le « jésuitisme » (Jesuitismus), le « monde juif planétarisé » (Weltjudentums), malgré les efforts d'Alfieri pour nous nous faire comprendre qu'il s'agit d'autre chose, sans compter les torsions de Heidegger luimême qui consacre beaucoup d'énergie à montrer que derrière ces mots propres à agiter les magazines se dissimule, pour ceux qui veulent l'entendre, la grande pensée.

On veut défendre Heidegger de l'accusation d'antisémitisme, disqualifier le diagnostic de Trawny affirmant un « antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être », contrer la thèse de Donatella Di Cesare (Heidegger, les Juifs, la Shoah. Les Cahiers noirs, Seuil, 2016) sur ce qu'elle appelle « l'antisémitisme métaphysique ». Certes le terme d'antisémitisme pour caractériser cette pensée n'est peut-être pas adéquat et cela nous renvoie à toutes les discussions autour de la distinction entre antijudaïsme, chrétien par exemple, et antisémitisme racialiste et biologisant. Mais il y a bel et bien

chez Heidegger un antijudaïsme, peut-être vaudrait-il mieux d'ailleurs écrire un « contra-judaïsme », puisque Heidegger fait souvent remarquer que « tout ce qui est anti- provient du même fondement essentiel que cela contre quoi il est anti- » et que précisément il s'agit de s'extraire de ce fondement, dont il importe de comprendre les tenants et aboutissants.

Il se trouve qu'est paru en 2017 un très beau livre de Christian Sommer, Mythologie de l'événement. Heidegger avec Hölderlin (PUF) qui offre un éclairage capital sur les intentions de Heidegger dans ces années noires. Peu après avoir commencé les carnets, il inaugure ses cours sur Hölderlin. Sur la figure et l'œuvre du poète, il va transférer tout ce qu'il avait cru « voir » dans le nazisme et que la réalité « brutale » du mouvement a définitivement précipité dans la « dévastation ». Il ne quitte pas la « grosse Politik » pour autant, au contraire, il y entre pour de bon (après l'échec de son adhésion au nazisme) avec ce que Sommer appelle une « opération de remythologisation », une « théologie-poiético-politique » nouvelle, propre à préparer les voies d'un nouveau commencement pour l'Occident. Cette opération passe par la déconstruction de la défiguration platonicienne et judéochrétienne du premier commencement grec. S'opposer à « l'américanisme », détail intéressant, déjà condamné par Léon XIII comme hérésie en 1899, au bolchevisme, au libéralisme moderne, au planétarisme, etc., oblige à remonter à la source commune qui n'est autre que le judaïsme et sa théologie de la création, véritable cible de Heidegger, puisque d'elle dérive ce que Habermas nommera le « paradigme de la production », qui fait remonter tout étant à l'Être comme à sa cause, manquant ainsi complètement la question de l'Être et enfermant le Dasein dans la « machination » sans fin. Le « caractère juif » ou le « génie juif », ainsi que propose Alfieri de traduire Judentum (on sait que l'usage du neutre en tum chez Nietzsche, Christentum par exemple, vise à distinguer le seul chrétien qui ait existé, Jésus, de l'Église défigurant son message), tout en prenant bien soin de souligner qu'il ne s'agit ni de psychologie des peuples, ni d'anthropologie physique ou culturelle, comme concept qui doit énoncer la généalogie transcendantale de l'homme moderne calculant et produisant, sans « Terre », sans « enracinement » et presque « sans monde », accentue encore la dénonciation. Et l'on reste pantois devant cette caricature



Martin Heidegger

NOIR, HEIDEGGER?

grotesque et vulgaire du Juif en « calculateur » exilique qui dénote un manque de culture chez un homme en principe informé s'efforçant de porter des stéréotypes éculés à la conceptualité philosophique. La destruction de la théologie de la création, alors même qu'elle va bien audelà d'une lecture causale, ou peut-être faudrait-il être plus radical en écrivant qu'elle n'entretient avec elle presque aucun rapport (comme Wittgenstein et Benjamin l'avaient

vu), son obsession « contramonothéiste », ce projet, plus tard abandonné, de donner un nouveau « rattachement »/religion renouvelée (Rückbindung) au peuple allemand, aura porté Heidegger à dériver de ce qui fait son importance majeure dans l'histoire de la pensée, à savoir les paragraphes 45 à 53 de Sein und Zeit, dont il écrit dans les Beiträge zur Philosophie (Les contributions à la philosophie, 1936-1938, trad. fr. 2013) qu'il est encore bien loin d'avoir compris la signifiance.

Contre le conservatisme en art

Ce recueil d'essais ambitieux ouvre une porte d'entrée dans la pensée d'Olivier Quintyn, qui cherche à refonder une philosophie de l'art incluant des traditions trop souvent cloisonnées dans les théories contemporaines : pragmatisme issu de Dewey et James, différentes traditions marxistes et critiques, critique du postmodernisme de Lyotard, etc. Implémentations/Implantations invite aussi son lecteur à pénétrer un monde éditorial et intellectuel plus large dont les éditions Questions Théoriques sont le refuge et le dynamisme.

par Pierre Tenne

Olivier Quintyn
Implémentations/Implantations:
pragmatisme et théorie critique.
Essais sur l'art et la philosophie de l'art
Questions Théoriques
coll. « Ruby Theory », 320 p., 18 €

Allier l'obscur d'un titre à l'explicite d'un soustitre est un art parmi d'autres des philosophes contemporains. Le livre refermé, toutefois, l'obscurité revêt de temps à autre une clarté nouvelle tandis que l'explicite s'embrume. C'est le cas pour cette collection d'articles et d'essais d'Olivier Quintyn, où le sous-titre laisse après lecture sceptique : autant le pragmatisme (Dewey, James, Shusterman, Rorty, Cometti) habite indéniablement l'ouvrage, autant la théorie critique occupe une place moins évidente. Évidant cette tradition critique de ses éternelles métonymies (Adorno, Horkheimer, Lukács, Benjamin, cela dit diffusément présents dans le livre), elle la recentre en réalité sur une tradition plus immédiatement marxiste, incluant certes l'école de Francfort, mais dialoguant surtout avec l'auteur du Capital ou certains de ses héritiers contemporains (Fredric Jameson notamment, mais aussi Althusser). Soit une vision de l'histoire de la pensée critique sans iconoclasme mais non consensuelle, qui appelle tout de même une question liminaire : s'effraierait-on à ce point d'inscrire ce gros mot de marxisme sur la couverture d'un livre qui lui fait la part belle, et estime qu'il « permet de puissamment politiser les textes et les pratiques interprétatives de façon située, en produisant un pouvoir de reconception sociale par l'histoire et dans l'histoire » ? Bref, entre contraintes éditoriales du temps et vrais choix philosophiques, on aura

saisi les pudeurs théoriques que masquent parfois les appels à la théorie critique.

Le constat est secondaire, mais c'est d'autant plus dommage qu'Olivier Quintyn assume pleinement dans le cours du texte les ancrages de sa pensée, soumettant le pragmatisme de Marx et de certains de ses successeurs à une réévaluation - une actualisation plutôt – dont la rigueur le dispute à la force de conviction. La succession désinvolte et féconde des textes fait ainsi apparaître des fils rouges que l'agencement du livre permet d'appréhender dans leurs nuances et contradictions : ainsi de la question de l'histoire, où les évaluations croisées entre les différentes écoles de pensée étudiées par l'auteur sont parmi les plus percutantes. Le concept de posthistoire d'Arthur Danto, conçu dans sa parentèle hégélienne et postmoderne (Lyotard), est ainsi mis au service d'une pensée du contemporain artistique où s'enclencheraient à nouveau les potentialités du pragmatisme : « dans sa période posthistorique [...] l'art [pourrait] se reconnecter aux besoins et aux activités humaines, en somme à la praxis. Pour le pragmatiste, ce serait le début d'une autre histoire ». La critique du postmodernisme et de Danto convainc particulièrement dans son désir d'en sauvegarder les possibles heuristiques autant que d'en constater l'importance dans une actualité qui commence à durer. Les implémentations et implantations auxquelles s'intéresse Olivier Quintyn sont alors, du point de vue de l'histoire, celles des greffes et boutures de théories qui dialoguent rarement : délesté du « cynisme » ou des « impasses » du postmodernisme, le pragmatisme permet un retour historique à une « écologie des pratiques artistiques » dans lesquelles le marxisme peut redevenir un instrument critique, ou plutôt « une option opportuniste » préservant la dimension critique ou subversive de la lecture.

CONTRE LE CONSERVATISME EN ART

Cette ambition de synthèse opératoire entre les différentes traditions suit de nombreux sentiers critiques et analytiques et considère d'un œil inédit des rives maintes fois abordées (la sociologie de l'art, notamment) aussi bien que des territoires moins habituels, à la façon de la redéfinition des genres artistiques pour laquelle l'auteur propose un terrain d'analyse excitant, assumant le vague de ces catégories : « sauf à les réduire de façon contre-productive à des concepts formels étroits comme celui de sonnet, les concepts génériques (tragédie, poème, roman, essai) et plus encore les concepts de poétique générale (comme ceux de forme, de style, de figure ou de signification) ne peuvent se penser en dehors d'une logique du vague qui est justement leur vertu, en incluant l'historicité flexible de leur production et de leur appréciation ». L'intelligence de la synthèse proposée est celle d'une lutte sérieuse, c'est-à-dire forte et humble, contre tout conservatisme en art dans un contexte néolibéral qui le fait si aisément fructifier. La pulsion à l'origine de ces textes est bien celle d'un solde de tout compte de débats obsolètes quoique omniprésents, qu'Olivier Quintyn ne se contente pas de critiquer avec justesse mais dont il propose des échappatoires où l'on respire un air moins contraint, plus frais, celui d'un art à faire [1].

Cette réussite du livre a plusieurs ressorts, dont le moindre n'est pas l'étonnante érudition qu'il déploie en toute évidence, sans éviter toutefois un jargon qui rebutera les lecteurs moins versés dans ces champs de réflexion. Embrassant large, étreignant juste, ces essais convainquent particulièrement dans leur versant pragmatiste, philosophie dont Olivier Quintyn est pour l'esthétique l'un des principaux représentants hexagonaux depuis la récente disparition de Jean-Pierre Cometti : l'actualisation de l'œuvre de Dewey ou, dans une moindre mesure, de William James et de Richard Rorty est l'une des forces majeures du livre, et poursuit la pertinence de cette voie depuis les travaux de Richard Shusterman (notamment L'art à l'état vif en français), également cité abondamment dans Implémentations/Implantations. La confrontation avec d'autres horizons théoriques, qu'ils s'extraient de l'école de Francfort ou plus immédiatement du marxisme, fonctionne à plein et trouve notamment son mode opératoire le plus stimulant dans le chapitre consacré au penseur marxiste Fredric Jameson. Malgré des textes laissant le lecteur plus dubitatif (particulièrement celui sur Franck Leibovici), l'ouvrage

prouve ainsi à chaque ligne sa pertinence et sa salubrité dans un paysage actuel de plus en plus cloisonné et trop souvent conservateur, que ce soit sur le plan théorique ou dans les pratiques.

L'intérêt du recueil est donc aussi contextuel, et permet d'envisager Implémentations/Implantations comme une porte d'entrée vers les travaux dont Olivier Quintyn est un acteur de premier plan. Travaux collectifs, que symbolisait sa participation à L'art et l'argent dirigé par Nathalie Quintane et Jean-Pierre Cometti, ouvrage cartographiant un groupe soudé par des idées et des activismes, en lutte contre tout solipsisme. Travaux indéniablement engagés, d'ailleurs, puisqu'il s'agit, en bon lecteur de Dewey, d'agir (ou interagir) sur les objets que l'on pense et pratique. Travaux éditoriaux, enfin, puisque Olivier Quintyn est aussi chef de collections aux éditions Questions Théoriques où il préside à la publication des textes de Danto, Rorty, Cometti et consorts, et donne accès au public français à ces œuvres qui peinent, en dépit de leurs remarquables défenseurs depuis au moins les années 1980, à pousser les portes d'un plus large public. C'est implicitement à cela qu'appelle ce beau livre, où comme dans d'autres est pensée sans pudibonderie ni lâcheté cette question du public de l'art, dont Dewey regrettait déjà « l'éclipse » ainsi développée par Olivier Quintyn : « Lorsque les efforts des stratégies publicitaires se conjuguent à la muette acceptation, de la part des artistes et des critiques comme des visiteurs, de la logique foraine de l'attraction, alors il semble difficile de dire que quelque chose comme une mobilisation commune autour d'un désir de conserver, d'imaginer ou simplement de discuter d'un bien commun se produit. » On connaît peu d'auteurs et de travaux se colletant frontalement à ces questions dont chacun, à nos yeux, peut faire l'expérience dans les mondes de l'art tels qu'aujourd'hui ils ne vont, dans l'ensemble, pas bien. On en connaît encore moins qui le font avec tant de nuances et de fécondité. Si le livre n'y suffisait pas, on voudrait alors participer à l'essor de cette mobilisation commune que Quintyn appelle de ses vœux.

1. Les recherches formelles, sans être toujours inédites, sont d'ailleurs un marqueur de cette autre ambition de l'auteur, qui cherche à faire converger le concept philosophique avec les pratiques artistiques, à travers, par exemple, l'utilisation du terme de *cluster* inspiré notamment par l'immense pianiste de jazz récemment disparu Cecil Taylor.

Une révolte lumineuse

Il reste encore quelques semaines pour voir, au théâtre de Poche-Montparnasse, un des plus beaux spectacles de la saison : La Révolte de Villiers de l'Isle-Adam, mise en scène par Charles Tordjman, avec une actrice exceptionnelle, Julie-Marie Parmentier.

par Monique Le Roux

Auguste Villiers de l'Isle-Adam La Révolte Mise en scène de Charles Tordjman Théâtre de Poche-Montparnasse Jusqu'au 15 juillet.

« Une horloge, au-dessus de la porte du fond, marque bientôt minuit » dans le salon d'un banquier, très précisément décrit par les didascalies en ouverture de La Révolte, mise en scène au Théâtre de Poche-Montparnasse par Charles Tordjman. Deux époux y poursuivent une conversation d'affaires ou plutôt une séance de travail consacrée aux comptes de la banque. C'est une crise conjugale qui semble se jouer au cours de la soirée où Élisabeth (27 ans) annonce à Félix (40 ans) sa détermination, après quatre ans et demi de mariage, à quitter leur foyer, à se séparer de lui et de leur petite fille. Elle tente sur le champ de mettre à exécution cette décision soigneusement préparée. Ce pourrait être une situation de vaudeville; mais, contrairement à l'explication vite trouvée par son mari, Élisabeth n'a pas d'amant et, comme Nora dans Maison de poupée d'Ibsen quelques années plus tard, elle veut partir seule. C'est l'opposition irréconciliable entre deux visions du monde qu'exprime Villiers de l'Isle-Adam à travers la faillite d'une union, même s'il prend soin de l'inscrire dans un schéma dramatique.

Grâce à Dumas fils, *La Révolte* avait été créée en 1870 au Théâtre du Vaudeville. Elle fut retirée de l'affiche après cinq représentations, considérée « comme blessante pour la dignité et la moralité du public de la Bourse et des boulevards », ironise l'auteur dans la réponse à ses détracteurs, publiée en préface à la pièce. Ce public en effet ne s'y est pas trompé, même si ses porte-parole officiels, comme le critique Francisque Sarcey, avaient feint de n'y voir qu'un texte incompréhensible. Défendue par les Parnassiens, puis par

les Symbolistes, La Révolte est finalement entrée, au début du XXe siècle, au répertoire de la Comédie-Française. Villiers de l'Isle-Adam avait tendu un miroir au public du Vaudeville avec le personnage du banquier : « Il y a au théâtre, à ce que dit le journal, une tourbe, une clique de novateurs qui cherchent toujours à compliquer, à se battre les flancs, à vouloir faire mieux que les autres...et qui en définitive, n'arrivent à rien, à rien, à rien! qu'à rendre inquiets les gens honorables en leur procurant on ne sait quelles émotions...presque dangereuses. C'est absurde. On devrait défendre cela, positivement. Moi, je vais au théâtre pour rire, comme on doit aller dans ces endroits-là...»

Le personnage masculin fait bien partie de ces « apôtres du Sens-Commun », tournés en dérision dans la préface. Il ne peut attribuer les propos de sa femme qu'à « une imagination dévergondée », « l'influence de quelques mauvais romans », « une attaque de nerfs ». Surtout il ne connaît d'autre réalité que ses coffres et ses livres de compte, se montre impitoyable avec les autres et accommodant avec lui-même : « L'éducation m'ayant appris à discerner mes véritables intérêts, je suis devenu un honnête homme... comme on est honnête aujourd'hui ». Cette réplique est représentative de l'écriture du rôle qui porte une forte virtualité comique et témoigne de la distance hostile du créateur pour son personnage.

Au-delà du premier dialogue, coïncidant avec l'image d'une épouse soumise, d'une collaboratrice zélée, conforme à l'attente de son mari, Élisabeth, elle, se métamorphose. Elle garde un temps le langage des affaires pour régler sa propre situation financière. Puis elle pénètre dans une parole poétique, celle de la « vraie réalité » qui permet par exemple de célébrer « l'immense désir d'aimer, au moins, la lumière et la splendeur du monde ». « Le public de la Bourse » devait partager l'opinion de Félix sur ce lyrisme : « Tant qu'il y aura de la "poésie" sur la



© Pascal Victor

UNE RÉVOLTE LUMINEUSE

terre, les honnêtes gens n'auront pas la vie sauve ». Il ne pouvait que désapprouver les propos inspirés à Élisabeth par son expérience des affaires : « Passer le temps à jouer avec la ruine des autres (...) À dégoûter de leur tâche ceux qui travaillent, en leur donnant à chaque instant, le spectacle de ces opérations permises qui enrichissent en une heure ».

Ces dernières décennies, deux très belles mises en scène ont fait redécouvrir *La Révolte* et son actualité, celle d'Alain Ollivier en 1997, celle de Marc Paquien en 2015. Deux magnifiques actrices y tenaient le rôle d'Elisabeth, Agnès Sour-dillon aux côtés d'Alain Ollivier lui-même, Anouk Grinberg avec Hervé Briaux; leur souvenir ne s'efface pas. Mais l'interprétation de Julie-Marie Parmentier rappelle l'éblouissement ressenti lors des débuts au théâtre de cette jeune actrice, déjà connue au cinéma, dans plusieurs spectacles d'André Engel. Elle témoigne d'une

force et d'une intensité comparables dans l'apparente acceptation, puis dans la révélation d'une aspiration à une autre vie. Assise devant les livres de compte, Élisabeth offre un visage impassible, indéchiffrable, comme empreint du sérieux d'une enfant. Et soudain elle se dresse, presque fragile dans sa robe noire, cintrée, du Second Empire, bientôt recouverte d'une cape de voyage. Et elle irradie, dans les lumières de Christian Pinaud, de ce que Julie-Marie Parmentier appelle elle-même « une révolte lumineuse ». Elle semble hantée par la vision d'une autre réalité, toute vibrante de la poésie des « admirables soirs » entrevus, bien que longtemps « profanés sur ces livres de caisse », portée aussi par une indignation jusquelà contenue. À ses côtés Félix trouve en Olivier Cruveiller la juste incarnation d'un mari, jusqu'à la fin inaccessible à l'intériorité de son épouse. Tous deux habitent la sobre scénographie de Vincent Tordjman qui met pleinement en valeur l'écriture de Villiers de l'Isle-Adam.

Suspense (17)

Écossais noir

L'Écosse du polar urbain, c'est le Glasgow de William McIlvanney, l'Edimbourg de Ian Rankin, même s'il existe d'autres écrivains de « Noir » qui savent ou ont su efficacement utiliser ces villes comme décor physique et sociologique de leurs livres (Kate Atkinson pour Edimbourg, Chris Brookmyre et Denise Mina pour Glasgow) [1].

par Claude Grimal

Ian Rankin

Le diable rebat les cartes

Trad. de l'anglais (Écosse) par Freddy Michasky

Le Masque, 383 p., 22,50 €

Avant Rankin, aujourd'hui le plus connu, il y eut en effet William McIlvanney et l'inspecteur Jackson Laidlaw [2]. C'est lui qui « lança » le polar écossais en acclimatant le roman noir américain, et en y ajoutant, par fidélité à ses propres origines sociales et à ses idées proches du Labour radical, une sympathie pour les classes populaires, voire une certaine bienveillance pour ses membres criminalisés par la pauvreté.

Ian Rankin, qui a toujours reconnu sa dette vis-àvis de McIlvanney, en particulier pour certains traits que son héros l'inspecteur John Rebus emprunte à Jack Laidlaw, ne manifeste pas de penchants politiques aussi clairs. Il est d'une autre génération, et bien qu'issu du même milieu que McIlvanney, il ne peut plus avoir cette nostalgie d'une vieille gauche ouvrière travailliste. Et puis « sa » ville, Edimbourg (taux de chômage 2, 4%), où son inspecteur doit faire régner l'ordre, est bien différente de Glasgow la prolétaire (taux de chômage 24%).

Mais la très royale et riche capitale d'Écosse, siège du Parlement depuis 1999, est cependant un bon lieu pour le crime et le mystère car elle serait experte, selon Rankin, « en parfaite dissimulation », tant à cause de son histoire économique (la banque, le commerce) que de sa tradition presbytérienne. Elle possède de surcroît des quartiers et des périphéries cachés – ou du moins inconnus des habitants du centre et de ses millions de visiteurs – lesquels ont été paysagés en banlieues cossues pour la bourgeoisie ou bétonnés

d'immeubles tocards pour les pauvres. L'inspecteur Rebus, avec la labilité que permet le travail de police, en tout cas dans l'imagination littéraire, a accès à tous ces endroits pour y résoudre délits et crimes. Depuis trente ans et vingt et un livres, il parcourt Edimbourg et ses environs, ayant aujourd'hui acquis un si grand nombre de « fans » qu'une « RebusFest » de trois jours, la deuxième après celle de l'an dernier, se déroulera cet été dans la capitale écossaise avec parcours guidés des lieux « rebusiens », dégustations de whisky, cours d'écriture de romans policiers et autres réjouissances...

Dans sa dernière aventure. Le diable rebat les cartes, notre homme, officiellement à la retraite depuis déjà quatre romans, se laisse une nouvelle fois tenter par la résolution d'une affaire criminelle. Ressortant au début du livre le dossier d'un meurtre non élucidé sur lequel il était enquêteur en 1978, il décide d'échapper à l'inactivité et l'inutilité, et de retourner sur le terrain. De nouveaux événements - une agression, un assassinat - semblent bientôt présenter un lien avec le crime passé. Voici donc Rebus, aussi résolu, rugueux et réjouissant que d'habitude mais sans carte de police, qui tarabuste ses anciens collègues - plus ou moins heureux de sa réapparition –, interroge des témoins, renoue avec ses vieilles connaissances de la pègre et bouscule tout le monde.

Ses jeunes collègues de la police, Siodbhan Clarke et Malcolm Fox, connus des lecteurs depuis quelques années, mènent également l'enquête, plus ou moins à l'aise de collaborer avec cet officieux et peu orthodoxe partenaire : ne laisse-t-il pas systématiquement aux personnes interrogées une carte de visite au nom d' « Inspecteur Fox », sans que ce dernier soit bien sûr au courant ? N'interroge-t-il pas trop « à l'ancienne » puisqu'un témoin mafieux hospitalisé meurt après la visite qu'il lui a faite ? Les



© J.-C. Bruneau

SUSPENSE (17)

rapports entre Rebus, les membres de la police, les personnes impliquées sont encore une fois traités sur le mode amusé, avec le vif sens de la scène et du dialogue que possèdent les autres romans de Rankin.

Cependant le personnage le plus amusant du Diable rebat les cartes est aussi le plus féroce et celui qui ressemble le plus à Rebus lui-même. C'est son vieil adversaire, le gangster Morris Gerald Cafferty, présent depuis le troisième roman de la série. En principe retiré des affaires, il a le défaut de ne pouvoir en laisser passer une lorsqu'elle lui paraît juteuse, et là il s'agit non moins que de mettre la main sur le business illégal d'Edimbourg (il est lui, originaire de Glasgow). Il range ses chaussons au placard et engage une bataille d'opiniâtreté avec Rebus aventuré sur son terrain. Les deux frères ennemis rivalisent de politesse, alternant collaboration et coups fourrés, chacun rêvant de se débarrasser de l'autre mais ne pouvant imaginer un monde où l'autre cesserait d'exister.

Cette dernière livraison des enquêtes de Rebus est d'excellente qualité. Le mieux ce serait de la lire à l'Oxford Bar d'Edimbourg là où notre inspecteur traîne souvent, devant une bière ou un whisky, avant d'aller faire un petit tour au centre ville, puis au Musée des Écrivains qui, outre les trois grands Écossais du XIXe siècle, Burns, Scott et Stevenson a présenté et présentera sans doute aussi cette année des manuscrits et objets d'Ian Rankin. Et pour les vrais fans, Rebus habite 17 Arden Street au dernier étage.

- 1. Pour Édimbourg: Kate Atkinson, Les choses s'arrangent mais ça ne va pas mieux (2006). Pour Glasgow: Chris Brookmyre, Les canards en plastique attaquent (2010); Denise Mina, La fin de la saison des guêpes (2013).
- 2. William McIlvanney a publié quatre romans ayant pour héros Laidlaw, tous traduits aux éditions Rivages, dont *Laidlaw* (1987) et *Big Man* (1990).